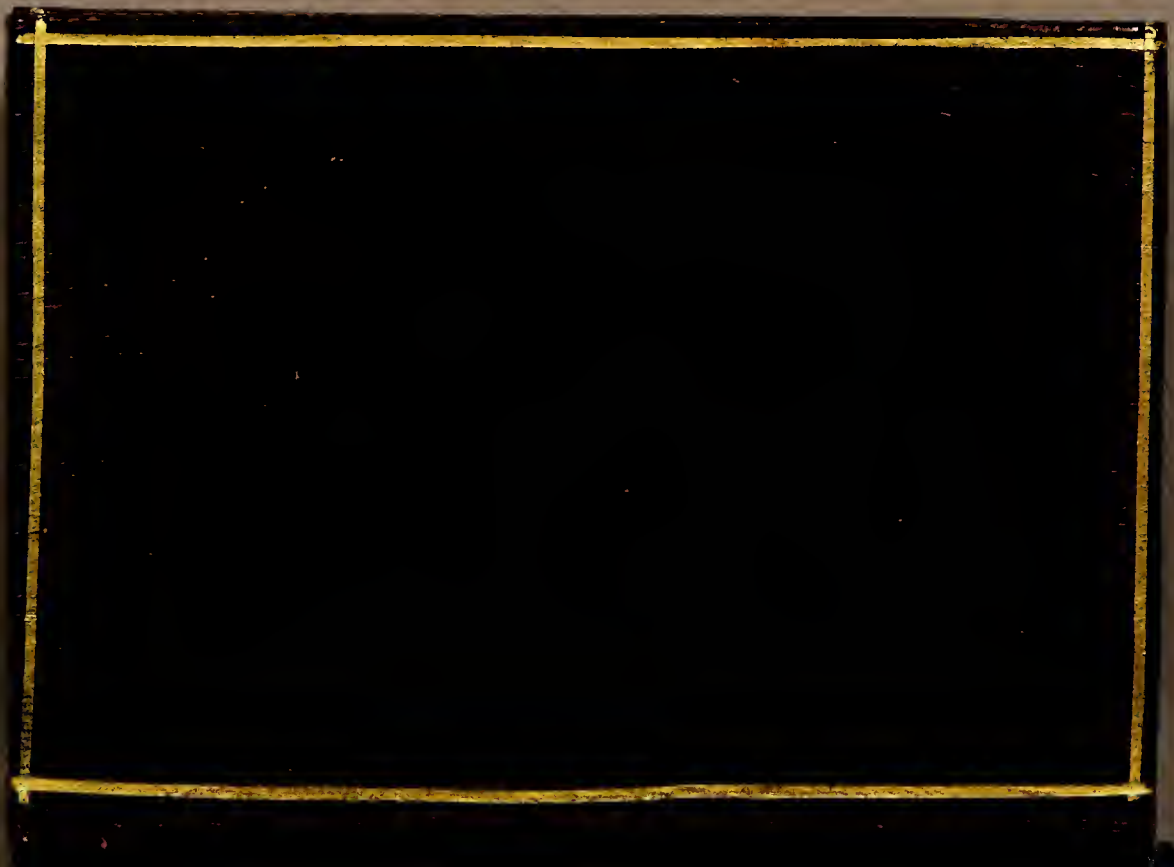


cercle L2 31

BIBLIOTHÈQUE

PORTATIVE

DU VOYAGEUR.

RPJCB

OEUVRES

DU

CARDINAL DE BERNIS.

A PARIS,

Chez J. B. Fournier père et Fils,
impr.-libraires, rue Hautefeuille, n.° 27.

An XI. — 1802.

RPJCB

OEUVRES

DU

CARDINAL DE BERNIS.

ÉPITRE I.

SUR LE GOUT.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Sages sans lois, brillants sans imposture,
Coulez, mes vers, enfants de la nature :
N'affectez rien ; que la main du hasard
Amène tout, jusqu'aux règles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'âme de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un style brillanté,
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, et jamais ne remue.
N'imitez pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un poète impuissant,
Qui, destructeur des jardins de Cythère,
Ne peut sans rose habiller sa Glycère.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *concetti* l'inutile fracas,
(Tous les faux jours des tournures nouvelles,)

D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affaiblit la pointe de ses traits;
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
L'aiguille en main, colorait l'univers,
Que de l'olympe elle étendait le voile,
Ou captivait l'océan sur la toile;
Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageait le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeunesse,
Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
Il leur donnait ce ton de vérité,
Original, s'il est bien imité:
Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances,
Qui semble unir et lier les distances,
Associer le soleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le succès Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modestie,
Et défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des beaux-arts.
Mais son orgueil annonçait sa faiblesse;
Un seul regard lancé par la sagesse
Anéantit l'ouvrage et le talent:
Arachné change, et son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus!
L'art seul lui reste, ou plutôt son abus.
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,

Offre un travail moins heureux que fini:
A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talents dans la France
Qui des nœufs Sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirais, qu'au frivole inclinés,
De la nature ils se sont détournés.
Se pourrait-il, Français, que votre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve;
Qu'on eût fondu l'or du siècle passé,
Pour y mêler un clinquant effacé?
Le naturel s'est usé sous la lime;
La symétrie a banni le sublime,
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, et fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante et sincère Thalie:
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs;
Le prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs faibles nuances.
L'art, trop heureux d'instruire et d'amuser,
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, et rien à la nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomène en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, et vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme;
Armer ses vers du sel de l'épigramme,

De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau
Avec Lulli conciliât Rameau;
Que, bannissant l'envie et la satire,
On accordât les accents de leur lyre!
Le dieu de Gnide et le dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers:
L'un, du bon goût protecteur et modèle,
Est de nos cœurs l'interprète fidèle;
L'autre, échauffé par le concert des cors,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages,
L'autre les mers, la foudre et les orages.

J'aurais voulu que le dieu des romans
Eût épuré la langue des amants;
Que le remords, persécuteur du vice,
Fût son remède, autant que son supplice.
L'amour si fourbe est pourtant ingénu;
Libre, immodeste, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture:
Que la pudeur préside à la peinture:
C'est un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé;
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse:
Changez de ton, s'il change de faiblesse.

J'aurais aimé que, féconde en ses tours,
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,

Moins de recherche, et plus de vrai génie;
Que noble et forte elle eut marqué ses traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule, et le jeune Céphale:
Terrible et fier, l'un porte dans ses mains
Et le repos, et l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupière;
Son œil enfante et répand la lumière;
Et son front large, inquiet et troublé,
Soutient des dieux le palais ébranlé:
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'olympe se dore:
Il abandonne aux Zéphirs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour, ses tresses dénouées
Dans les forêts flottent abandonnées:
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfants des arts, entre ces deux images,
Décidez-vous, distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris:
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile, évitez l'abondance:
Qu'un voile simple entoure vos appas:
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Pères féconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfants qu'une facile veine
Produit, sans choix, enfante sans dessein;
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,

Il faut du luxe abjurer l'imposture,
Débarrasser vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille,
Le bruit des arts l'excite et le réveille ;
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, succombe, et se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter et peindre des plaisirs ?
On ne connaît que l'excès des désirs :
En les outrant, on cherche à les éteindre ;
Il faut sentir, pour savoir l'art de peindre,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfants moins indociles,
Les plaisirs purs n'étaient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos sentiments plus vifs furent moins doux,
Le cœur moins tendre, et l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'âme moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire,
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connaît le prix des jardins et des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déja la vigne languissante ;
Qui des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus, au simple accoutumées,

Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'univers enchaîné.

Toi, qui nourri dans le sein du grand monde,
Aime les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des bergers ingénus;
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse aux grands, et n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés:
Mes sentiments, aussi purs que ton style,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.

ÉPITRE II.

SUR LES MOEURS.

A M. DE MONTMORENCI.

Si tes aïeux les connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funèbres
Où la mort les tient enchaînés,
S'offraient, vainqueurs de leurs ténèbres,
Aux yeux des Français étonnés :
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples, et si grands,
De voir, dans le siècle où nous sommes,
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zèle assujetti,
L'amour sacré de la patrie
En paradoxe converti,
La religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,
L'affreux pyrrhonisme en système,
Et la débauche en sentiment !

De voir la beauté dissolue
Proscrire, par des ris moqueurs,
La flamme tendre et retenue
Qui brûlait jadis dans les cœurs;
Et, toujours faible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire et la sagesse!
De voir enfin la volupté,
Esclave de l'hypocrisie,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité!
Quels jours, diraient ces fières ombres,
Ont suivi nos âges heureux!
Quels voiles! quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux!
C'est la vertu, non la naissance,
Qui rend les héros immortels;
Et leurs monuments qu'on encense,
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh! pourquoi les noms que vos pères
Ont illustrés dans les combats,
Deviendraient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le sont pas?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête et du beau;
Votre amour est une grimace,
Votre zèle un piége nouveau.
L'esprit, mêlé dans tous vos vices,

Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié;
La noirceur, par la main des Grâces,
Etouffe en riant la pitié.
Quelle différence d'usages,
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps, avec de nouveaux âges,
Amène de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignait, sans art et sans éclat,
La fermeté stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses,
Moins simulés dans nos refus,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus;
De fasciner par des finesses
Les yeux pénétrants de Burrhus;
Sous les dehors des Régulus,
De cacher les armes traîtresses
Et les noirceurs des Manlius;
De conserver dans les bassesse
L'air independant des Brutus,
Et le langage des Lucrèces
Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyait sans murmure
Le pouvoir des grands et des lois.
Assujettie à ses emplois,
Jadis l'opulente roture

N'osait aspirer à nos droits:
L'or n'illustrait pas autrefois;
Et la noblesse, alors plus pure,
Naissait dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques!
Mars ennoblissait les vainqueurs;
Point de contrats problématiques:
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étaient dans les cœurs.
Alors nos chars dans la carrière,
Conduits par le faste et le bruit,
N'écrasaient pas sur la poussière
Ce peuple avide qui vous suit:
Mais la fierté mâle et guerrière,
Le zèle ardent, l'amour des lois,
Du Louvre entr'ouvraient la barrière,
Et nous annonçaient à nos rois.

Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons aïeux,
N'est pas le travail fantastique
D'un cerveau faible ou vaporeux:
On n'y suit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui par le faste de nos villes
Est terni sans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Etaient les âges des Bayards:
Siècles de la gloire et de Mars,
Où les vertus moins politiques

Régnaient à la place des arts.
Les Français nourris dans les armes
Invitaient Bellone à leurs jeux;
Les ris s'unissaient aux alarmes;
L'Amour, devenu belliqueux,
Sous l'acier dérobait ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etait compagne des plaisirs,
Et l'on voulait que la décence
Fût l'interprète des desirs.
Mais cette vertu fabriquée
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger;
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger;
Le savoir, un vain étalage
De mémoire et de vanité;
Notre raison, un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne
Et nos vices, et nos erreurs
Avec succès on déraisonne,
Avec grâce on flétrit les mœurs.
Oh! j'aime mieux la courtoisie
De nos antiques chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambrosie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûlaient pour leurs dames
Ces amis de la vérité,
Faisait l'éloge de leurs flammes

Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,
Est, à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.

Illustre ami, que de folie,
Que de néant dans les esprits !
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus pas tes mépris :
D'un œil philosophe et tranquille
Tu vois les intrigues des cours :
Que ton exemple, un jour utile,
En arrête à jamais le cours !
Une divinité volage
Nous anime et nous conduit tous :
C'est elle qui, dans le même âge,
Renouvelle cent fois nos goûts.
Ainsi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaissants,
Regarde une troupe enfantine
Qui, par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le savon domine
Forme des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs ;
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs :
L'air qui les enfle et les colore,
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambre de l'Aurore,
Ou le verd inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,

Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.

Français, connaissez votre image.
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit;
Vous séduisez : l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

ÉPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE.

A M. LE C. DE ★★★.

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images ;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'Amour, et sœur de la Beauté,
A qui Vénus donna le nom de Volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébrait les douceurs des lois qu'elle a prescrites;
Contente si les cœurs lui portent pour tributs
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre ;
Sa voix devient plus douce, et sa beauté plus tendre ;
Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des Faunes, des Bacchantes,
Annoncent à grand bruit le dieu des Corybantes:
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur

Et la main de la Nymphe, et son trône, et son cœur.
Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'hyménée;
La Volupté soupire, et d'un œil languissant
Invoque en vain l'Amour, et cède en rougissant.
A cet hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devait mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'évènement confirma le présage.
Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides et constants
S'étendent sans effort, et résistent au temps;
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mère;
Son cœur faible est ouvert aux excès de son père;
Fourbe, il prend de l'Amour et l'enfance et les traits;
La raison se déride en voyant ses attraits:
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et, prise dans ses fers, se croit en liberté.
Tranquille, elle sourit au dieu qui la caresse,
Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse;
Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur,
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur
A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée,
Mais hélas! ses combats se changent en plaisirs,
Ses craintes en espoir, ses remords en desirs:
Confuse, elle retombe au milieu de ses chaines;

Un charme involontaire accompagne ses peines;
Elle voudrait haïr, elle ne peut qu'aimer;
Son cœur cherche le calme, et se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme;
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime.
Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse:
Alors de faute en faute, et d'erreur en erreur,
En épuisant le crime elle accroît son ardeur:
Du poids de la raison son âme délivrée,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Lois, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus?
Le temps suit la jeunesse, il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnaient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'Amour n'a plus de traits,
Mais l'habitude reste au défaut des attraits:
Le mépris, le dégoût remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupaient les talents et les grâces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si long-temps profanés.

Fils chéri de Bacchus, trompeur Libertinage,
À ces honteux excès tu connais ton ouvrage:
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie,
Dans ces lieux où la France imite l'Italie.
Lucinde et Cidalis par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics, de myrtes couronnés.
Lucinde à la douceur ajoute la finesse:

Le parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errants demêle le motif,
Et, de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chute :
Bientôt la toile vole, et l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides mais charmants,
Qui, sans vouloir aimer, portent le nom d'amants,
Brillent dans les balcons, et volent autour d'elle :
Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole, et d'embellir les riens,
Sème de mille fleurs leurs brillants entretiens.
A tous leurs mouvements Lucinde intéressée,
Cherche à déterminer son âme embarrassée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, prestiges de Vénus,
Plaisir touchant des pleurs, sentiments de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se déploie ;
Elle cède, elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scène éclatante,
L'époux a prévenu son épouse inconstante,
Et sa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir suivi de honte et de mépris.
Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace,
La nuit se lève en vain ; un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un salon par Comus éclairé
On vole à ce festin si long-temps desiré,
Ordonné par le luxe et la délicatesse,
Apprêté par le goût, loué par la mollesse.
Là tous les sens flattés, sans être satisfaits,
S'aiguisent par degrés, ne s'émoussent jamais :
Au troisième nectar que verse la Folie,
L'âme s'épanouit, la langue se délie,

t l'esprit libre enfin au milieu de ses fers,
ole avec le champagne, et le suit dans les airs.
lors les traits malins de la plaisanterie
roublent de la raison la sage rêverie :
u'elle règne, dit-on, quand le soleil nous luit ;
e flambeau de l'Amour est l'astre de la nuit.
insi tous les excès, sous un masque commode,
e glissent sourdement, et se tournent en mode.
suffirait alors pour étendre leur cours,
u'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.

e monde a de son sein exilé la science;
ais il sait par l'usage ennoblir l'ignorance;
prête à nos discours ce vernis animé,
e ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
pendant, sur la foi d'un certain formulaire,
voile nos défauts, et donne l'art de plaire :
e l'esprit, du mérite, arbitre universel,
condamne à la hâte, et juge sans appel.
uelques faibles secours puisés dans la lecture,
uelques faits recueillis dans une source impure,
nt la base et le fonds de ce juge insensé,
resseux à s'instruire, à corrompre empressé.
vous qui, satisfaits de vos courtes lumières,
e cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
aissez en d'autres mains les fardeaux accablants,
t ne surchargez pas vos débiles talents.
t vous de qui les soins bornés à la parure
étranchent à l'esprit toute sa nourriture,
ui, le bras appuyé sur un pompeux carreau,
rrangez la nature en tournant le fuseau,
oyez que ces auteurs dont votre âme est charmée
nt le cœur d'un Titan et les bras d'un Pygmée.
ur exemple entraîna votre esprit libertin,

Connaissez leurs erreurs, et tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux lois, aux dieux un légitime hommage.
Ils ont vu que le monde offrait tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens ;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence
Fumaient obscurément aux pieds de l'innocence ;
Et qu'enfin les autels d'Amour et de Plutus
Avaient rendu désert le temple des Vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphise à demi-nue,
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égarements,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amants.
Ils ont vu triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui, galants sans décence, amoureux sans desirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs,
Qui, loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes :
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice, et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connaître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchants pour lois, que leurs plaisirs pour dieux.

ÉPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe et l'abondance,
Qui vit content de peu, connaît l'indépendance :
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La règle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume :
En prodiguant le fiel et l'encens tour-à-tour,
Il ne sait point servir et la haine et l'amour.
Des rayons de la foi son âme pénétrée
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier, trop vertueux pour adorer les grands,
Il pèse avec sagesse et les noms et les rangs :
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à-la-fois le titre et la personne :
Et qui veut mériter son culte et ses tributs
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance, et non pour l'esclavage,
Du temple au pied du trône il porte son hommage,
Et lorsque la raison s'arme contre la loi,
Il l'enchaîne aux autels, et l'immole à la foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique :
Spectateur inconnu dans ce vaste univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont faiblement ouverts;

Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il brave:
Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace et non la liberté,
La balance à la main peser la vérité,
Ne jamais applaudir aux faiblesses des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes,
Et, respectant toujours le pontife et les rois,
Nous taire, mais oser faire parler les lois.

C'est ainsi que, soumis au joug de la prudence,
Nous soutenons le droit de notre indépendance.
Ami, lorsque l'hiver entouré de frimas
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats;
Lorsqu'assis sur un toit où les muses président,
Où la vérité parle, où les fronts se dérident,
Eclairés par l'histoire, amusés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'univers.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, et fiers de leurs
entraves;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des
instants.
Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, et ramper par coutume,
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mandier les débris,
Et, du vil intérêt ministres et victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes!

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la cour sauve la probité!
Mais plus heureuse encor la sagesse constante

D'un mortel tout-puissant, que nul appât ne tente;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Évite le danger sur le bord de l'écueil;
Qui, dans les flots bruyants d'une cour importune,
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune!
Un esprit libre et sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société.
Sévère sans aigreur, et fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend:
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchants sans devenir coupable;
Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons,
Éclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux misères humaines;
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes:
Ami, n'achetons point, aux dépens des vertus,
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu sage a pesé dans la même balance
Les différents états de l'humaine opulence.
Loin de l'aisance honnête il bannit les remords;
Il joint la peine aux rangs et les soins aux trésors;
Et, pour nous conserver une âme non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune:
Évitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire;
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,
Attend avec respect un ordre pour penser!

Vous, intrigants obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels ;
Et vous, froids complaisants, dont l'âme mercenaire
Épouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instruments des passions d'autrui,
Vivez dans l'esclavage, et mourez dans l'ennui!
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Elève sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuste servile, un lierre tortueux
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

ÉPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître!
Lieux où le jour pour moi commença de paraître,
Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau!
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques:
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir, sur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et, ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verds
Affrontent le tonnerre et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus; et mon âme attendrie
Échappe avec transport au trouble des palais
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.

C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venaient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asyles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sur une treille inculte,
Ils oubliaient la cour, et bravaient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille, et satisfait mes sens:
Je reconnais les dieux au plaisir que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire:
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, et tomber le soleil.
Amours de nos foyers, quelle est votre puissance!
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre et l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne et les présents de Flore.
Un Lapon vanterait les glaces, les frimas
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats!
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitants sans grâce et sans beautés?
Virgile abandonnait les fêtes de Capoue
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue,
Et les rois indigents d'Ithaque et de Scyros
Préféraient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, et le péril des mers:
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappelés sourdement par la voix de nos lares,

Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés
Qu'au fond du Potosi les dieux avaient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre et les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même:
Utile à l'univers quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos aïeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui, trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différents liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chère à vos appas:
Aimerait-on autrui si l'on ne s'aimait pas?
Ces transports renaissants à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble, et ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle et l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison

Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-temps captifs s'irrite et nous consume;
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome et dans Athènes
Le peuple heureux et libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour-propre obéissant aux loix,
De la patrie en pleurs reconnaissait la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières;
Ces remparts tortueux, et ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères?
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts?

O mœurs du siècle d'or! ô chimères aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables!
Et ne connaîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux!

ÉPITRE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

La fortune, ingrate et trompeuse
M'appelle, un trésor à la main;
L'ambition vaine et flatteuse,
De la cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon âme, affamée
D'un titre nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite et la dignité,
L'hommage servile du monde,
Et le tribut de l'équité?
Crois-tu que, censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir aux pieds des autels?
Non: tu connais trop ma droiture;
Coupable par fragilité,
Mais, ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux faiblesses de la nature.
Oui, les dieux m'ont assez donné.
Eh! que m'importe, si tu m'aimes,
De charger de vains diadêmes

Mon front d'olives couronné ?
Le ciel ne m'a pas condamné
A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux et facile :
Le superflu m'est inutile,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent :
Voisins de la main et des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

La santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille siècles suivie,
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je revois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps,
Et si ma muse, énorgueillie
De marcher de loin sur tes pas,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas :
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux,
Et, plus heureux que tous les hommes,
J'ai bu dans la coupe des dieux.

ÉPITRE VII.

MES DIEUX PÉNATES.

Protecteurs de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous qui, sous ce foyer antique,
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse asiatique
Des alcoves et des lambris;
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou foux:
Que mes ouvrages solitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérais que l'affreux Borée
Respecterait nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du dieu qui prévient les chaleurs,
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums et ses couleurs.
Mais les nymphes et leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons:
L'hiver, descendu des montagnes,
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'aquilon déchaîné

Menace Zéphyre étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons, et qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous, mes pénates, vous, mes dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux :
Enfin, je vous revois, mes lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares,
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense ;
Mes yeux sur le mérite ouverts
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnais tous les travers
De ce rien qu'on nomme science :
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre faible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaisirs divers!

Mes dieux sont les rois que je sers,
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance ;
O toi, qui dans le sein des mers,
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu sais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que sûre
Néglige les lois du compas ;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblême,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver, dans la pudeur même,
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi, divins pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux ;
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des zéphyrs ;

Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours:
Pour remplir ce qu'un dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours:
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes;
Guide mon vole audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'astre qui parcourt les cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages;
L'esprit de l'Etre créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force et sa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur
Je déshonore mes suffrages,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez, dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
De longs et froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse aux princes des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime et l'équité.

Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers françois
Ces sons nombreux, cette harmonie,
Qui donnent la vie et la voix

Aux airs qu'enfante le génie :
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre et la clarté;
Et, par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée et l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la Gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la Victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accents de sa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus et la Satyre,
Dans un vin pétillant et frais
Trempent la pointe de ses traits!
En vain, de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette muse chérie
De Dussé, la Fare et Chaulieu;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenait dans sa patrie,
Il en serait encor le dieu.
Les travaux de notre jeune âge

Sont toujours les plus éclatants :
Les grâces qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instants,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquaient tes premiers écrits;
Quand ta plume vive et légère
Peignait la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythère?
Alors, de l'héroïque esprit,
Tu célébrais la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs;
Les grâces et la véhémence
Se mariaient dans tes couleurs;
Et, par une heureuse inconstance,
De ton esprit, en abondance
Sortaient des foudres et des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandait sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être evaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage,

Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface:
Le char du soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, et dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence et le concours
Des dieux, enfants de Cythérée,
Les plaisirs exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les Amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet asyle favorable,
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes dieux tutélaires!
Déja Morphée, au teint vermeil,
Abaisse ses ailes légères
D'où la mollesse et le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
Puissé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir, dans tout son appareil,
L'aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du Soleil!

Vous, dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venait m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais, si plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidèle,
Brûle pour moi des mêmes feux:
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

Tu sais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux temps est accusé ;
Mais, dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchait tout nu.
Le plaisir, au front ingénu,
Sans voile était sans indécence ;
Moins défini, mais mieux connu,
L'amour avait plus de puissance
Quand les bergers étaient des rois :
On ne vit pas souvent, je crois,
Des patriarches petits-maîtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne sait pas vanter ses exploits.
Sans art ainsi que sans mystère,
On l'aimait, parce qu'on s'aimait :
C'était le goût seul qui formait
La chaîne éternelle et légère
Qui si librement retenait
Le berger près de sa bergère.
Sous un toit couvert de fougère,
Chacun sur le soir revenait,
Et le travail entretenait
Du plaisir l'ardeur passagère.

L'amour complaisant à nos yeux,
Entouré de traits et de flammes,
N'était, du temps de nos aïeux,
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les âmes.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voila la petite maison
Où l'amour, en habit rustique,
Venait passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'était pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guère de solidité:
Par un seul mot l'amour s'explique;
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'amour s'éloigna des vergers,
Ne trouvant que des cœurs serviles.
L'intérêt, la soif des grandeurs
Formèrent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides et les cruelles
Virent le jour au même instant:
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidèles.
Il fut défendu de charmer:
Les plaisirs devinrent des crimes;
L'amour se traita par maximes:
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur,

Et l'amant surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire:
L'amour ne fut plus dans le cœur
Dès qu'on écrivit son histoire:
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisait la noblesse:
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse:
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siècle de Thésée,
Du fils d'Alcmène et de Jason:
Dès le moment, la trahison
Fut pour jamais autorisée;
Mais le siècle peu raffiné
N'avait pas encor vu paraître
Un être insolent et borné,
Que l'on appelle petit-maître.
Le premier fat de l'univers
Fut le fils du roi de Pergame:
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'amour, moins que la vanité,
Le rendit amant de la belle;
Car, sans le bruit de sa beauté,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité
En possédant cette infidèle:
Mais le rival de Ménélas,
Plutôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire sa ville en cendre:
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singulière,

Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide et frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran et l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir et le sentiment ?
Quoi ! cette maîtresse adorée
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté, sa vie et l'honneur,
Par toi sans cesse déchirée,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur !
On peut sans crime être volage ;
C'est la faute de nos desirs :
Mais à l'objet de nos soupirs
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage
Qui peut oublier les plaisirs ?
D'un sexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui, l'homme serait encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.
Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits
Ni l'ordonnance ni le style :
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant et fertile,
A le droit d'être difficile ;
Mais c'est pour ton cœur que j'écris.

ÉPITRE IX.

A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avais démonté;
Qu'après avoir brisé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté ?
De la nature enfant gâté,
J'écrivais autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma muse avec rapidité
Volait toujours sans perdre haleine
Au temple de la Volupté;
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.

Les vers sont enfants de l'ivresse:
Si vous rimez, soyez heureux;
Il faut pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que sous les yeux de sa maîtresse.
Aimez, si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades,
Qui jadis inondaient la cour
De madrigaux, de chansons fades,
Et qui méditaient nuit et jour
Leurs impromptus et leurs boutades;

Pourquoi tous ces auteurs glacés,
Au dernier rang sont-ils placés ?
C'est que leur esprit voulait peindre
Ce que leur cœur ne sentait pas.
Le tendre amour qu'ils osaient feindre
Ne volait jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image,
Toujours tendre et souvent volage,
Aimez, changez avec ce dieu ;
Volez où sa voix vous appelle ;
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle :
Sur-tout possédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide et le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut, avec un art extrême,
Offrir à la sagesse même
L'Amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homère :
En voulant copier Milton,
J'avais déja perdu le ton
De l'heureux amant de Glycère.
Les vers, dans ma jeune saison,
N'étaient pour moi qu'un badinage :
Ils me coûtèrent davantage
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage !
Moins prodigue de ses trésors,
Je sens enfin que la nature

Les verse avec plus de mesure,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers
Il faut qu'un auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui sont et si courts et si chers.
Le plaisir, d'une aile légère,
Fuit en nous perçant de ses traits;
Mais la gloire aussi passagère
A-t-elle les mêmes attraits?
Cher comte, eh quoi! la renommée
Vaut-elle un soupir, un regard,
Que laisse, comme par hasard,
Échapper une amante aimée?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que, dans leurs tendres entretiens,
Se montrent deux amis fidèles?
La renommée, en vérité,
Malgré son brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image:
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux et limité;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage,
Et l'écueil de la probité.
Ces fous qu'on appelle grands hommes,
Se consument en vains regrets;
Mais le bonheur est toujours près

Du théâtre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.
Le spectacle de la nature
Qui renaît toujours à nos yeux,
N'offre qu'une faible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçants :
Les plaisirs nous donnent des sens
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Étendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre et l'onde :
L'amitié pour nous est le monde,
Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie :
Je le sais ; mais des vains honneurs
Mon âme dès long-temps guérie,
Choisit de plus douces erreurs :
Mes biens, mes trésors sont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penser avec vous,
Dont l'esprit facile et si doux,
S'étend, s'élève et se marie
A tous les temps, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inspire,

Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulants et délicats,
Qu'il est si malaisé d'écrire,
Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui sait, au printemps de son âge,
Souffrir les maux avec courage,
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muses dont j'ai fait la cour :
Loin de moi s'envole l'Amour ;
Mais je vois près de vous les Grâces,
Elles m'instruiront à leur tour.

ÉPITRE X.

SUR LA PARESSE,

A M. DE★★★.

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles :
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes,
Pour m'élever à son sommet.
Mon esprit, amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu, qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux ?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.

Sous les grands travaux je succombe :
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être, d'une voix legère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurais pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs ;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire,
On perd les momens les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous, qui par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels :
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphants,
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans ?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront pas mes loisirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs ?
Ce n'est pas que, froid quiétiste,
Mes yeux fermés par le repos
Languissent dans une nuit triste,
Qui n'a pour fleurs que des pavots :
Occupé de riants mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil ;
Je passe de songes en songes ;
Du repos je vole au réveil.

Quelquefois pour Eléonore
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'Amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser.
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

ÉPITRE XI.

AUX GRACES.

O vous, qui parez tous les âges,
Tous les talents, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs et les ris
Suivent en secret chez les sages;
Grâces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse, et vous fuit.
Aussi simples que les bergères,
Le goût vous fixe et vous conduit.
Indifférentes et légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangères:
Rien ne peut y blesser vos yeux;
Votre frère est le seul des dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœurs du tendre Amour,
Eclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble ou tour-à-tour,
Et du pinceau de la nature

Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau,
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfants si vifs et si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux,
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfants de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache,
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et, quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat et plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore sur son passage

Tous les instants sans les compter :
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage :
Sans vous que serait la beauté ?
C'est par les grâces qu'elle attire ;
C'est vous qui la faites sourire,
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent, et qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuirait à la vivacité
Des desirs ardents qu'elle inspire.
Le dieu d'Amour n'est qu'un enfant ;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable :
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignait d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les belles qui suivent vos traces,
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille disgrâces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Grâces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,

Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue ;
La Naïade qui, par hasard,
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;
La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre,
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit ;
De l'amour, victime rebelle,
La boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle ;
La rêveuse, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède est dans son cœur ;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire ;
L'amante, qui dans son ardeur,
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence ;
La beauté, dont les yeux charmants
Donnent les desirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir les amants,
Leur fait adorer sa sagesse ;
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,

L'enjoûment sans étourderie ;
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine et sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces,
Sans gêne, et comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Grâces.

Cessez donc de vous alarmer,
Vous, à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'amour, touchante victime,
O vous qu'il blesse et fuit toujours,
Les Grâces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime:
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour, les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable :
Les Grâces suivent tous les âges,
Elles réparent leurs outrages,
Et sèment les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des grâces que dans sa jeunesse
Chantait l'amante de Phaon.

De leurs célèbres bagatelles
Le monde est encore occupé.
La mort, de l'ombre de ses ailes
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit et les talents
N'éternisent pas nos merveilles:
L'oubli, qui nous suit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable.
Un auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit et nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abyme immense du temps
Tombent ces recueils importants
D'historiens, de politiques,
D'interprètes et de critiques
Qui tous, au mépris du bon sens,
Avec les livres germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monuments d'ici-bas;
Mais le plaisir, qui ne meurt pas,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour sauver et rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas,

Et le tendre amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme ;
Mais les grâces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages et son nom.
Je ne sais par quelle aventure,
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant :
Mais je sais bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les grâces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talents sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les grâces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'âme de bronze et d'acier,
Qui les méprise et les ignore !
Le cœur qui les sent les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.

Paraissez aux yeux des impies,
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparaître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.

ÉPITRE XII.

A M. DE FONTENELLE.

On vit heureux quand on est sage.
C'est du sein des tranquilles nuits
Que naissent les jours sans nuage.
En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
On n'en recueille point les fruits.
Ce soleil brillant dans l'aurore,
Qui consume les fleurs de la jeune saison,
Le plaisir, n'est pour la raison
Qu'un astre bienfaisant qui féconde et colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon:
Remède pour le sage, il devient un poison
Pour les cœurs que son feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de riants loisirs,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas, et régla tes desirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des moments.
La gloire sur ses pas fait périr ses amants,

Et la sagesse les conserve.
Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laisser, quand on n'est plus, un faible souvenir
O chimère d'orgueil ! O méprisable idole !
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers,
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole
Desirer d'être grand, sans cesser d'être heureux
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
Mépriser la faveur, et consoler l'envie,
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux,
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.
Il faut, pour être mon héros,
S'approcher lentement du temple de Mémoire;
Travailler sans relâche en faveur du repos;
Exercer, conserver les ressorts de son âme.
Plus la vie est tranquille, et plus sa faible tram
Echappe au ciseau d'Atropos.
Nos passions sont nos furies:
Elles veillent sans cesse, et leurs cris renaissant
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'equilibre de nos sens.
Qui sait les maîtriser est le dieu d'Epidaure.
Oui, la sagesse aimable est sœur de la santé:
Elle seule connaît le secret qu'on ignore
D'assurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans son printemps;
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps
Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.

POÉSIES DIVERSES.

SUR LA COUR.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la Fortune éveille et la Haine et l'Amour;
Où la Vertu modeste, et toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'Envie!
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix:
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais;
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes;
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse et du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, et dieux dans leur vengeance,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre Jalousie
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié;
Appelle sur ses pas l'Amour et la Pitié,
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, et la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les dieux:

Elle attaque à-la-fois le nom et la fortune ;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelants :
Il vous perdra, mortels, s'il connaît vos talents.

SUR LA SUPERSTITION.

De la crédule Erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux, que le faux zèle éclaire,
Qui, respecté du peuple, et redouté des grands,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errants.
L'Egypte lui fournit une retraite impure
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Mèdes, les Persans, les Grecs et les Romains,
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du plébéien, politique des sages,
Vous triomphiez alors, augures et présages :
Inventions du prêtre, et maxime des rois,
Sur le trône et l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus, mais votre souveraine,
Des aveugles mortels sera toujours la reine.
Les états ont changé ; la superstition,
Toujours ferme, a suivi la révolution.
Par elle la vengeance inventa la magie ;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie ;
La laideur découvrit les faibles talismans,
Piège que rompt toujours l'adresse des amants.
Par elle la terreur, dans les retraites sombres,
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air et les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

Je t'appelle, et tu fuis, ô nature ! ô ma mère !
Ton front est assiégé d'une tristesse amère.
Tes yeux dont les regards embellissaient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'orgueil, me répond-elle : il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connaître, il sapa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple,
Il y règne adoré tel qu'un dieu dans son temple :
Ses traits ensevelis sous un fard apprêté
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment ;
Et les vertus d'autrui, sa honte et son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une faiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,

L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux! quels desseins! quelle horreur!
L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre
C'est un géant armé qui brave le tonnerre;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Irait jusques au sein de la divinité
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

La mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté;
Qui de l'Etat français, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les Français inconstants admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure
Essaie, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la consulte, et notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge et son azur.
La mode assujettit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.

Depuis nos ornements jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous sommes,
Elle place les sots, et nomme les grands hommes.

SUR LA VERTU.

Il est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre âme à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux, quand la loi du devoir
De nos plus doux penchants confirme le pouvoir!
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes,
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
L'âme qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourrait-il la confondre avec son oppresseur?
Avec le vice impur, ce complaisant barbare,
Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs.
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une bergère, assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,

Impose à ses amants surpris de sa sagesse?
Sévère avec douceur, et tendre sans faiblesse,
Elle a l'art de charmer, sans rien devoir à l'art
Son devoir est sa loi, sa défense un regard
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.
D'où vient qu'un villageois, assis sous un ormeau,
Juge des différends qui naissent au hameau?
Pauvre, chargé de soins, et consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage?
Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui
Eh! ne voyez-vous pas, qu'amant de la sagesse
Il est juste sans faste, et prudent sans finesse,
Et que l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets?
La vertu sous le chaume attire nos hommages.
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

SUR L'HOMME.

Oui, l'homme si rempli du soin de se connaître,
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudrait être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
Cet homme, en même temps libre dans ses entraves,

A la fierté des rois, sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop faibles objets.
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,
Il abrège ses jours, et regrette la vie.
Dans ce vaste univers il se trouve borné;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissants;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent:
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent;
Il ne jouit de rien, en essayant de tout;
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût;
L'orgueil, une faiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise;
L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir, et le trahit toujours;
Le courage brutal, une terreur extrême;
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-
même;
La feinte modestie, un orgueil plus caché,
Et la délicatesse, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.

Sous un dehors brillant, la gloire a son écueil;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil;
La politesse, un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres;
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence;
A poursuivre le mal, sans gloire et sans succès;
A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre;
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, et survit à la mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
Soumettra pour jamais cette hydre renaissante?
Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,
Un frein plus assuré que celui des vertus;
Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

SUR LA VOLUPTÉ.

Il est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit alaiter l'Amour et nourrir la Folie;
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adorait Sybaris:
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde.
Fantôme du bonheur, et déesse du monde,
Ses lois sont nos penchants ses armes nos desirs,
Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change;

De nos goûts variés elle suit le mélange;
Paraît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main, qui répand le fiel et l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.
Elle imprime avec art sur le front des vertus
Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus;
Tandis que dans les yeux de la fière licence
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus,
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
Qui fait parler les bois, les prés, la solitude;
Enchante sur la scène, et ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante.
Douce erreur dont l'espoir nous trompe et nous
nourrit,
Donne de l'âme au sens, et du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
Telle est la volupté, notre fatale idole:
Invisible par-tout, et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux.

L'HIVER.

A M. DE ***.

De l'urne céleste,
Le signe funeste
Domine sur nous ;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse ;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle ;
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons :
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos haines,

Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Son sein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la Nymphe en pleurs,
Doit être modeste
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant Melpomène
Et les jeux nouveaux,
J'entends le parterre
Marquer les défauts
En juge sévère.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'âme,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irais de mes airs
Frapper vos oreilles ?

Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder:
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre;
J'y crois voir Thémire
Le verre à la main
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir,
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante,
Toujours un desir.

Qu'à son gré la Parque
Hâte les instants,
Les compte et les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attends sans crainte.
Par sa rude atteinte,
Je serai vaincu;
Mais j'aurai vécu.
Sans date, ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epître.

LE MATIN.

Le feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit de ses voiles
Court s'ensevelir;
L'ombre diminue,
Et comme une nue
S'élève et s'enfuit:
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre,
Au matin sourire,
Déja dans les bois
Conte son martyre;
Mais sourde à sa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé,
Règnent la licence,
L'ardeur, les desirs,
Et l'intempérance,
Filles des plaisirs.
Mais deja l'aurore,
Du feu de ses yeux,
Embellit et dore
Les portes des cieux:
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs

Qu'elle fait éclore.
Le dieu du repos
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés
Les aimables songes
Suivis des mensonges
Sont à ses côtés:
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage
Sans obscurité;
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses,
Fraîchement écloses,
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire,
Et le dieu badin
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'abeille agissante,
Fidèle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail:
Tandis que moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose et le thym.
Tant que la fleurette,

Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs:
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs;
Plus de complaisance.
Dans la jouissance
Il perd ses desirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents,
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère,
La jeune bergère
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure,
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Echo qui sommeille
Au fond des déserts:
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

LE MONDE POÉTIQUE.

Depuis que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère Thémis et la douce Uranie :
J'oublie également les lois et le génie,
Et je me meurs d'oisiveté.
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs chagrines ;
Et j'ai, comme Zénon, des vertus bien voisines
De l'orgueil et de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique,
Marchant les yeux distraits, et morne en son maintien,
Et son cortège magnifique,
De grands raisonnements qui ne mènent à rien,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mélange de legèreté
Et de traits de férocité,
Qui me donnent en gros, certain air prophétique,
Dont aux temps fabuleux j'aurais bien profité.
De cet inutile assemblage
Naît l'oubli de Thémis et l'oubli d'Apollon.
Je suis un champ aride, une terre sauvage,
Que d'une aile brûlante a couvert l'aquilon,
Mon esprit est tombé comme une fleur fanée;
Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi,
Et la nature autour de moi
Est une masse décharnée.

Nos côteaux, nos vallons sont des objets muets,
Du n'offrent à mes yeux que trace de misère.
Je pense, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire.
L'univers porte encor les marques du chaos.
Pourquoi ces plantes dispersées
Sous l'aconit brûlant des roses oppressées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?
(1) . . . . . .
Ce globe, cette mer de matière fluide,
Qui se voûtant en arc, forme notre horizon :
Qu'est-ce en effet qu'une prison,
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide,
Où la corruption sème un germe infecté,
Où par le temps qui fuit, qui consume et qui mine,
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté,
Et se nourrit de sa ruine ?
De désordre et de maux quelle variété !
Et combien différente était cette nature,
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus alaité !
Je me rappelle encor l'instant où ma paupière
Par son souffle imprévu, s'ouvrit à la lumière :
C'était lorsque Vénus remonte vers les cieux,
Pour quelqu'amant chéri venu dans ces bas lieux,
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose,
Est des dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance,

---

(1) *Il manque ici quelques vers.*

L'ombre et le jour traçaient deux zones dans les airs ;
L'univers au milieu se levait en silence,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers :
L'orient au soleil préparait une voie
De perles, de rubis des plus vives couleurs :
Là, le ciel en s'ouvrant semblait verser des pleurs
D'applaudissement et de joie,
Et les Zéphyrs formaient les calices des fleurs
Avec des fils d'or et de soie.
Sous les arbres chargés de verdure et de fruits,
Les oiseaux célébraient l'astre prêt à paraître,
Et les beautés du jour, et la fraîcheur des nuits,
Ou le changement de leur être.
La Nuit même admirait un spectacle si beau;
Ses dieux, comme des chars, arrêtant leurs étoiles,
Osaient de la lumière attendre le flambeau,
Et regrettaient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'occident plus serein,
Comme un gouffre profond les cacha dans son sein,
Tandis que de longs flots de matière argentée,
Annoncèrent Phébus ; et la terre agitée,
Malgré l'immense poids qui forme son appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'esprit plein de son feu, je prêtais même encor
De la grandeur et de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.
Ce vide où je me trouve était encore à naître.
L'univers me parut comme un champ de plaisirs,
Tributaire de mes desirs,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.
Ami, qui l'êtes des neuf Sœurs,

Qui, dans le goût constant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inspirations et des grâces nouvelles;
Excusez les traits inégaux,
Dont mon esprit forma cette double peinture.
Libertin comme la nature,
Et peut-être unissant assez mal-à-propos
La lyre avec les chalumeaux;
C'est dans vos entretiens variés et pleins d'âme,
Que je crois respirer l'air du sacré vallon.
Delphes et la vapeur du trépied d'Apollon,
N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme.
Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du nord,
Répandra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie et la solide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers
Nos auteurs parviendraient au temple de Mémoire,
S'ils aimaient le travail autant que les lauriers.

IMPROMPTU

A une Dame qui se plaignait d'être âgée de quatre-vingts ans.

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre!

En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à
l'autre :
Appelle-t-on cela tomber ?

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A URANIE.

O charmante Uranie ! O mon premier amour !
C'est vous que mon cœur en atteste ;
Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeste ?
Ai-je, le front couvert d'un masque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables,
A la honte de mes semblables,
Un langage inventé pour la gloire des dieux ?
Non, non, la douce poésie
Distribue en riant les rubis et les fleurs,
Les myrtes aux amants, les lauriers aux vainqueurs :
A la vertu qu'elle aime, étroitement unie,
C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;
Et l'on en fait une furie,
Quand on la peint s'armant des poisons de l'envie
Pour faire la guerre aux humains.

RÉPONSE

A une Dame qui demandait qu'on corrigeât ses vers.

Plus l'esprit a de liberté,
Plus sa lumière est vive et pure.
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature.
La négligence est la parure
Des grâces et de la beauté.
Ce ruisseau, l'amour de Zéphyre,
Qui du voile des cieux réfléchissait l'azur,
Et de Flore autrefois embellissait l'empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre,
N'est plus ni si clair, ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine.
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassait, il arrosait la plaine,
Et donnait en fuyant la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile.
L'exactitude est inutile
Aux vers qu'enfante le loisir:
L'ouvrage a toujours l'air facile,
Quand le travail est un plaisir.
Zyrphé, laissons aux dieux l'honneur d'être admirables,
C'est assez pour nous d'être aimables.
L'art fut jadis moins inventé

Pour éclairer, pour parer la beauté,
Que pour rendre plus supportables
Les traits choquants de la difformité.
N'enchaînez point votre muse charmante :
Prenez, si vous manquez de feu,
Le flambeau du dieu que je chante :
Osez lui tout devoir, et faites-en l'aveu.
L'amour, dont le nom épouvante,
S'il blesse encor, blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus si pesante,
Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière,
Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur.
Si j'étais l'Amour précepteur,
Zyrphé serait mon écolière.

L'AMOUR

ET

LES NYMPHES,

ODE ANACRÉONTIQUE.

Auprès d'une féconde source
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour fatigué de sa course,
Dormait sur un lit de roseaux.

Les Naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
Dit l'une d'un ton indiscret :
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux :
Les Nymphes bientôt moins timides
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux,
Mais je ne saurais les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON,

ODE ANACRÉONTIQUE.

Jupiter outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère,
Changea son fils en papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras;
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre, et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: Consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change: ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour, aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

LES POÈTES LYRIQUES,

ODE.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air
Pour raser, d'une aile timide,
Les bords arides de la mer ?
Non, plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré ;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les poètes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs,
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des dieux.
Aussi promptes que la pensée,
Leurs muses rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre et sans dessein;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars, ce fier Tyrtée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grâce,
Et chante Bellone et l'Amour.

Qu'entends-je ? les sons de la lyre
Font taire les sistres gaulois;
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des lois.
J'aperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore et de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paraît Thèbes respire
Aux nouveaux accents d'Amphion:
Neptune au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît : l'Olympe s'ouvre;
Dieu, sur un trône, se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse et se confonde;
Les cieux, les âges et le monde
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la lyre,
Tels sont les sublimes portraits :

Qu'il serait grand, si la satire
Avait moins déguisé ses traits!
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridait son front sérieux;
Et si la main de la nature
Effaçait l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux!

La Mothe a peu senti la flamme
Dont brûlaient ces chantres divers;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers:
Plus philosophe que poète,
Il touche une lyre muette;
La raison lui parle, il écrit:
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Faible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le Français chérit la guitare
Que Sapho montait pour Faon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hesione,
Tancrède, Issé, les éléments;
Et le dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie,
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie,
La chanson naquit parmi nous;
Souple et légère, elle se plie

Au ton des sages et des foux.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homère est moins lu que Chapelle ;
Et si nous admirons Apelle,
Nous aimons Teniers et Vatteau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles et les dieux ;
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux cieux !
Né pour les arts, il les éclaire ;
Et maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma muse a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un sage assis sur leurs trophées
Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant, vaste génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du berger.
C'est à lui d'ouvrir la barrière,
Et d'aplanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire Français et l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un sujet digne de leur chant.

La foudre gronde sur nos têtes;
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate long-temps dans les airs;
La nuit étend ses voiles sombres;
Mais le soleil, vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
De ce fameux évènement :
Puisse le flambeau de l'histoire
L'éclairer éternellement!
Quel être plus puissant m'inspire?
Où suis-je? L'air que je respire
Devient plus serein et plus pur :
Ravi, sur la voûte éthérée,
A travers le vaste empyrée,
Je vole sur un char d'azur.

Ciel! l'éternelle intelligence,
Qui dispose à son gré du sort;
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la Mort :
Lieu sombre où la frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle et lugubre flambeau.
La Mort, qui jamais ne se lasse,
Y trouve, à chaque instant qui passe,
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain :
Dieu parle, elle accourt en esclave
A la voix de son souverain.
« Va, lui dit-il, punir la terre,

« Sois plus cruelle que la guerre;
« Pars, vole, obéis à mes lois,
« Ravage, ébranle les empires;
« Et de l'horreur que tu respires
« Va remplir le palais des rois.

« Epargne les princes iniques,
« Vils instruments de mon courroux;
« Epargne les rois tyranniques...
« Frappe le plus juste de tous. »
Il dit, et la sœur de la Parque
Cherche un père dans le monarque,
Un sage dans le conquérant:
A cet accord rare et sublime,
La Mort reconnaît sa victime;
Déja Louis est expirant.

Arrête, implacable Furie,
Respecte des jours précieux;
La voix, les vœux de la patrie,
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains soupirs! le péril redouble;
L'Europe attentive se trouble;
Le Bavarois est consterné:
Des temples les murs respectables
Répètent les cris lamentables
Du peuple aux autels prosterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppresseur?
L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les rois perdront leur défenseur:
Les cieux sont-ils impénétrables,
Et les plaintes des misérables

S'égarent-elles dans les airs ?
Non, non, leur voix est entendue:
La santé, du ciel descendue,
Rend un héros à l'univers.

Déja l'Alsace délivrée
Change ses cyprès en lauriers,
Et la victoire rassurée
Vole au-devant de nos guerriers.
O douce paix! vierge céleste,
Après une guerre funeste,
Sur nous vous régnerez encor:
Le temps des orages s'écoule,
Les Plaisirs descendent en foule,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissait l'antiquité:
Dans ses travaux toujours durables,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile:
Enfants d'Horace et de Virgile,
Immortalisons les vertus;
Et peignons le roi le plus juste,
Ami des beaux-arts, comme Auguste,
Et bienfaisant, comme Titus.

VERS

A MADAME

LA MARQUISE DE P***.

On avait dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avait perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.
Il était seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brillait plus ; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'Amour.
Ce n'était point ce séducteur perfide,
Ce dieu cruel encensé par Ovide,
Dont le caprice enfante les desirs,
Qui s'affaiblit, et meurt dans les plaisirs:
Mais cet enfant que l'innocence guide,
Qui, sûr de plaire, est modeste et timide ;
Toujours vainqueur, et toujours désarmé,
Toujours aimable, il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon roi Saturne,
Tel dans les cieux nous l'adorons encor ;
Tendre et rêveur, sans être taciturne,
Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge
Où les penchants déterminaient le choix.
Déja les dieux nous offrent dans ces bois
Des plaisirs purs, et des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage

Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois,
Et par la beauté la plus sage.

MADRIGAL.

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'Amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS,

CONTE.

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour,
A deux jolis trous sur la joue :
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, et la prit pour Psyché.
Qu'elle était belle ! à l'instant il s'embrase ;

Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et, pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante;
Heureux encor de mourir son vainqueur;
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire.
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

CHANSON.

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce faible enfant, qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît, connaîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison.
Tu donnerais des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

Je chante le palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain et constant,
Le temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour, en faveur des amants,
Annonce un jour pur et tranquille,
Dont il veut remplir les moments.
Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naissez; et vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers, que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courière
S'éloigne et pâlit à nos yeux;
Chaque astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More
Déja les Heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du Jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la Volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Déja la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau;
L'amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer aplanie
Promène sa conque d'azur;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté!
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,

Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
Le règne du travail commence.
Monté sur le trône des airs,
Eclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde et des Titans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatants.
Qu'elle abandonne le rivage,
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfants du Matin,
Ris, enjoûments, jeux, badinage,
Annoncez votre souverain.
Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits.
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez par vos bienfaits
L'Amour trahi par l'Inconstance.
Que le dépit d'intelligence
S'unisse aux plus tendres desirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.
Dieux! le succès suit l'espérance.
Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuse,
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Thésée! elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur:

Déja ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa faible maîtresse,
Bacchus enivré de tendresse
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment,
L'amante, avec moins de faiblesse,
Résiste encor à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour se taire,
Augmente le prix de l'aveu :
Elle voudrait briser encore
Le trait dont son cœur est atteint ;
Un baiser du dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure.
Son rouge a trahi ses desirs ;
Rouge charmant que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourrait, en voyant sa beauté,
Préférer les lys de Lucrèce
Et les pâleurs de la sagesse
Aux roses de la volupté ?
C'en est fait, les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent alentour ;
Emules du dieu de l'Amour,
Les Zéphyrs en l'air se caressent;
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géants horribles
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna;
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à demi-nus,
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le dieu de l'Inde et de la tonne,
Couronné de feuillages verds,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déja le Champagne glacé
Dans le verre éclate et bouillonne:

Déja Silène terrassé
Au dieu des songes s'abandonne;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne;
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne;
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde,
Aréthuse fuit les chaleurs;
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs;
La Nymphe combat, et succombe:
Déja ses yeux moins animés
Languissent à demi-fermés;
Elle s'endort, son urne tombe;
Plus de voile pour ses appas,
Tout est confondu par Morphée:
Volez, Amour, volez, Alphée;
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire:
Quoi! dit-il, serais-je vainqueur?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise, et qu'elle attire,
Elle dort: ô dieux! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime!
Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime;
Servez mon ardeur, et tonnez.
Il dit: l'amour est son excuse;
Déja tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la Nymphe rebelle

Résiste à leurs efforts heureux ;
En résistant, elle se mêle,
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'amant, de l'amante,
Vont prendre, et suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore ;
Un dieu caché sous les roseaux,
Du feu que la Naïade ignore
Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère et sans douleur :
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on desire ?

LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

Le dieu qui brûlait les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déja par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent ;
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis :
Ils volent, et se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes,
Les Nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais,

Raniment les roses mourantes ;
Et, descendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaraient dans les vallons.
Voycz, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir et bouillonner;
Admirez ce palmier antique
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur et ce murmure,
Sont les pièges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous, chaste immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;
Sous ce palmier, un jeune dieu
Ouvre les bras, et vous appelle.
Que nos efforts sont impuissants
Quand la nature nous inspire !
Le cœur emporté par les sens
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphyre,
Ce voile étendu sur mon sein;
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'immortelle est dans le bain.
Endymion, caché sous l'ombre
Des myrtes, se met alentour,
Attend, dans leur retraite sombre,
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,

D'un œil curieux et profane,
Il perce l'humide élément;
A travers l'onde diaphane,
Il voit, mais il voit en amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne,
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la déesse,
S'écrie l'Amour, que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa faiblesse,
Qu'elle se livre à ses transports
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit: Endymion s'élance
Aux genoux de la déité;
Surprise, elle fuit en silence
Le dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il, je vous aime,
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot, votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes,
Je les compte par mes desirs;
Mes yeux se remplissent de larmes
Que leur font verser les plaisirs.
O doux moments! je vous ai vue,
Je touche à l'immortalité;
Je vous revois, vous êtes nue:
J'ai part à la divinité.
Arrêtez: Diane confuse,
En fuyant, tombe dans ses bras;
Il la retient; quel embarras!
La gloire veut qu'elle refuse;
Le tendre Amour ne le veut pas:

Laisse-moi, berger, lui dit-elle:
Tes transports me font trop souffrir;
Es-tu content? je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir:
Prends mon char, conduis-le toi-même,
Brille en ma place dans les airs.
Amour, laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'univers.
Elle dit: les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphyrs;
L'écho répéta les soupirs,
Et les Naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent sur les coteaux:
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux:
Sous la cabane solitaire
De Philémon et de Baucis
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le verd, qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour;
Le front tout couronné d'étoiles,

La nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament:
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'aile humide des zéphyrs.
O toi! si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O lune! embellis l'univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers.
L'Amour implore ta puissance:
Triste victime de l'absence,
Léandre, aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit;
Sans connaître le précipice,
Léandre y vole, et le franchit.
En vain sur les plaines humides,
Il touche, en étendant les bras,
Le sein des jeunes Néréides,
Et s'égare sur leurs appas;
En vain, cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots:
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues
Qui, par leur mollesse étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris, plus pressante,
Et plus sensible à ses refus,
Lui tend, d'une main caressante,

Un piège inventé par Vénus.
Cent fois la Naïade échappée
S'attache à son sein embrasé:
S'il plonge, il baise une Nappée;
S'il se renverse, il est baisé.
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuissants;
Et le cœur d'un amant fidèle
Echappe au prestige des sens.
Léandre a vaincu la nature;
Un dieu l'éclaire et le conduit
Aux portes d'une tour obscure,
Où la Volupté l'introduit.
Héro sur un tapis sommeille
Un songe assis sur ses genoux;
L'instinct de l'Amour la réveille:
O mon cher Léandre! est-ce vous?
Quoi, tant d'écueils! Sa voix expire,
Et le silence le plus doux
Donne le signal au délire:
Ce dieu lève un voile jaloux,
Et de la pudeur qui soupire
Excite et calme le courroux.
Héro du vainqueur qui la presse,
Irrite les tendres efforts;
En résistant à son ivresse,
Elle en augmente les transports.
Sévère, et même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser,
Son âme vole sur sa bouche,
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro desire;
La volupté qui les inspire,
Brille tour-à-tour dans leurs yeux:

Mais quel bonheur, et quel martyre,
Et quel tourment délicieux!
Tourment envié par les dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée,
Lève au ciel des yeux languissants;
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent;
La lune jalouse pâlit;
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaisirs se confondent.
Qu'ainsi puisse couler toujours
L'été rapide de nos jours!
Rions des préceptes sauvages,
Et de nos censeurs rigoureux;
Nous serons toujours assez sages,
Si nous sommes souvent heureux.

LES QUATRE SAISONS, POËME.

CHANT PREMIER.

LE PRINTEMPS.

J'ai chanté les heures du jour:
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfants d'Orithie.
En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre;
En vain, dans leurs soulèvements,
Ils ébranlent les fondements
De la prison qui les resserre;
Le printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportements.

Le fils d'Eole et de l'Aurore,
Zéphyr, enfin est de retour;
Ses transports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'osaient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour;
La nuit cède au jour son empire,
L'hiver s'enfuit au fond du Nord,
Et la nature, qui respire,
Sort des ténèbres de la mort:
Immobile au centre du monde,
Le soleil que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déja des lacs les plus profonds
Ses feux ont fondu la surface:
On voit tomber du haut des monts,
Des monceaux de neige et de glace
Qui fertilisent les vallons;
Les rochers découvrent leur cime,
Dodone lève un front sublime
Que respectent les aquilons;
Et de l'hiver, tendre victime,
Cérès, du sein de nos sillons,
Sourit au dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,
Le berger, au pied des montagnes,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes:
Tout renaît, tout brille à ses yeux:
Les arbres se courbent en voûte;
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il se lève, il s'écrie:

Et tandis que la bergerie
Se réveille et s'ouvre à sa voix,
Le troupeau marchant sous ses lois,
Bondit déja dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du printemps.
Elevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux;
Vignes, étendez vos rameaux,
Jasmins, sortez du sein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux;
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume et s'épure;
Que l'onde jaillisse et murmure;
Que rien ne trouble un si beau jour:
Que les bois, les fleurs, la verdure,
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe, s'enflamme, et s'unit;
De l'univers qui rajeunit
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages;
Les mers embrassent leurs rivages,

Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus ! qui peut résister
A la douceur de ton empire ?
O Vénus ! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs,
Ta chaleur active et puissante
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'amour, par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez, indolents Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs ;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs ;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la ville et la cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature et de l'amour.
Venez sous nos berceaux rustiques,
Délasser vos cœurs languissants
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés

Goûtez, sans trouble et sans mesure,
Des plaisirs purs et variés.
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivait sous un toit doré,
A supporté son esclavage
Tant que les frimas ont duré;
Mais après leur règne funeste,
Le Belier propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux;
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette au milieu du faste
L'ombre des bois et des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boirait dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne:
Tout l'irrite contre ses fers;
Tout le détrompe et le détache
Des faux biens qui lui sont offerts:
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'univers.

Le lac, le vernis, la dorure,

Ont assez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la simple parure
De ce coteau délicieux.
Mon louvre est sous ces belles tonnes;
Un bois est le temple où j'écris;
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les arts, ces esclaves serviles
De nos desirs efféminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatants:
Pourquoi contraindre la nature?
Laissons respirer le printemps.
Quelle étonnante barbarie,
D'asservir la variété
Au cordeau de la symétrie!
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie!
Le plaisir qui change et varie,
Adore la diversité.

O toi! commentateur suprême,

Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un système,
Et de l'amour un froid traité:
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un faux raisonnement.

Vénus et Flore nous rappellent;
Gardons la raison pour l'hiver,
Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre Io dans les prairies;
Voyons ces troupeaux bondissants
Donner, par leurs jeux innocents,
Aux bergères des rêveries,
Aux bergers des desirs pressants.

Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le coursier, amant des hasards;
Elle l'enlève à ses compagnes,
Et, s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour:

Le fier dragons et le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots aplanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.

Vous qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillants coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déja, sous l'épine fleurie,
Philomèle exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages,
Elèvent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fière raison.

Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers éléments,
Insectes, à qui la nature
Accorda si peu de moments :
Vengez-vous d'une loi si dure,
Naissez, vivez, mourez amants.
Qu'importe, au bout de la carrière,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entière,
Si le plaisir qui fait les dieux
Vous anima dans la poussière ?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'amour sans jalousie
Suit les lois que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie ;
Quittez cent fois et reprenez
Les deux rôles de Thyrésie.

Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problême ;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissez semblable et nouveau ;
Et par une faveur suprême,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

Oh! que l'homme si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe

Ces insectes cachés sous l'herbe,
Perdrait de son faste orgueilleux,
S'il savait, quand il les écrase,
Que, moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.
Telles sont les vives images
Que le printemps offre à nos yeux;
Les saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux:
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le printemps, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse;
L'été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillants de la jeunesse;
L'automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'hiver à l'instant les dévore,
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès et de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les moments heureux qui s'envolent;
Fuyons les dangers du loisir;
Le travail ajoute au plaisir:
Et l'un et l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergères;
Avec des fleurs et des chansons
Achetons leurs faveurs légères.
L'été s'approche, jouissons.
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux,
Les aquilons séditieux

Soufflaient du fond de la Norwège,
N'assiègent plus l'astre des cieux.
Le soleil pénètre la terre,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits, les germes brillants
Dont va se former le tonnerre.
Déja l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées;
Déja les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées.
Zéphyre, d'un souffle épuré,
Ride la surface de l'onde;
La nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde,
Et son char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de mai,
Le Sylphe amoureux des mortelles
Vient chercher parmi les plus belles
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères,
Il descend, invisible aux yeux,
Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires
Où l'igorance et la fierté
Captivent, sous des lois austères,
Et la jeunesse et la beauté.
Le scrupule et l'inquiétude,
Enfants craintifs des passions,
La peur et ses illusions,

Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige, et perce la serrure;
Sans bruit les rideaux sont ouverts.
Un enfant aimable et pervers
Enlève aux Grâces leurs ceintures;
Pudeur, jennesse, amour, nature,
Tous vos secrets sont découverts.
Déja d'une beauté naissante
Le Sylphe interroge le cœur,
Sa main timide et caressante
Cherche les traces d'un vainqueur:
L'épreuve est douce et dangereuse:
Si la belle a connu l'Amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse;
Mais si le cœur qu'il a sondé
A toujours sagement gardé
Le faible sceau de l'innocence,
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la beauté qu'il a jugée
Il devient l'invisible époux;
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,
Jouir des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de Songes
Sert les vœux du Sylphe enchanté,
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt sur un trône argenté,

Le prince aimable des Génies
Transporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Emue, inquiète et charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage;
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieux qu'elle envisage;
Les grâces de son conducteur
Cachent le danger du voyage;
Son œil, avec sécurité,
Du Zodiaque redouté
Contemple les signes funestes;
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes:
Ces grands objets la touchent peu;
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu;
Rien ne la frappe dans les astres;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déja son oreille murmure
Contre les célestes accords;
Une voix secrète l'assure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asyle que l'Amour
Préfère à la céleste plaine.
A peine a-t-elle desiré,

Que le char brillant qui la mène,
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent,
La vigne embrasse les ormeaux;
Les palmiers amoureux s'unissent;
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait: la jeune Sylphide
S'enivre du bonheur des dieux:
Mais le soleil brille à ses yeux;
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le Sylphe remonte aux cieux.

CHANT SECOND.

L'ÉTÉ.

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête;
L'Été, chargé de blonds épis,
Etale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs et les rubis.
Lève-toi, répands la lumière;
Brille, triomphe à tous les yeux;
Poursuis la Nuit dans sa carrière,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle et tremblante courière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages,
Déja les disciples des Mages
Chantent le retour de l'Été.
Abattu, triste et solitaire,

Dans les jardins qu'il embellit,
Le printemps soupire et pâlit,
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'amant dont vous pleurez l'absence
Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume,
Fille du Soleil, accourez!
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre âme orgueilleuse respire
Devant le roi du firmament;
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console pour un moment
De la chute de votre empire:
Il paraît; l'Olympe rougit;
Le front des montagnes se dore;
Le lion céleste rugit
En voyant l'astre qu'il adore:
Il paraît; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes;
Le premier feu de ses regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrâsée
Par son éclat vif et charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidèle amante du Soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La Nature sort du sommeil,
Comme une épouse fortunée

Dont l'Amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux;
Il brille, et l'ardeur de ses feux
La rend plus belle et plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour,
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mère d'Amour
Epure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'Été;
Le froid serpent caché sous l'herbe,
S'éveille, et dresse avec fierté
La crête de son front superbe;
Son corps, en replis ondoyants,
Roule, circule, s'entrelace;
Ses yeux pleins d'ardeur et d'audace
S'arment de regards foudroyants:
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.
Faibles mortels que le jour blesse,
Eveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le soleil embrasant les cieux
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort?
Emporté sur l'aile des Songes,
Il vole au pays des mensonges;
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immense,
Image des dieux qui l'ont fait,

La flamme nourrit sa substance;
Ses feux répandent l'abondance:
Chaque rayon est un bienfait.
Au sein des plus profonds abymes,
Il enfante ces purs métaux,
Tristes auteurs de tous les maux,
Pères féconds de tous les crimes:
Mais qui, sagement répandus
Sur les besoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce et de l'industrie,
Satisfont à tous les desirs;
Et, tels que des sources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire et les plaisirs.
O Soleil! âme universelle,
Toi, dont les regards amoureux
Eclairent ces astres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle;
O toi, qui suspends dans les airs
Ces torrents, ces mers vagabondes,
Qui, par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers,
De l'Été qui vient de renaître,
Mûris les fertiles moissons,
Et reçois les faibles chansons
Que t'offre ma Muse champêtre.
Déja de tes rayons puissants
Les campagnes sont pénétrées;
Eole, des bleds jaunissants,
Agite les ondes dorées.

O Cérès! presse ton retour;

Sur nos plaines le dieu du Jour
Répand les chaleurs et la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme et la cendre,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paraît, ton cœur pâlpite,
Tes pas volent devant ses pas :
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment,
Où le plaisir verse des larmes!
Pour un cœur noble et généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mère !
Belle Proserpine, à tes yeux,
Déja la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin, leurs meules entassées
Elèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame
Le ver à soie ourdit sa trame,
Qui pare les dieux et les rois :
Les fraises parfument les bois,
L'épine enfante la groseille,
Mille fruits naissent à-la-fois;

Et, prête à remplir la corbeille,
La Nymphe hésite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule;
L'homme n'est heureux que l'Été:
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule,
Qui fait frémir la volupté.
Dans un salon pavé de marbre,
Respire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déesses des forêts?
La Dryade, en robe légère,
Brave, sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs;
Et Pallas coiffée en bergère,
Pour égayer les moissonneurs,
Danse à midi sur la fougère.
Le travail joint à la gaîté,
Souffre, et surmonte toutes choses;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie et d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre:
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines:
Le plaisir, la gloire et l'espoir,
Font supporter toutes les peines.
Mais déja, plus vif et plus clair,

Le soleil dévore et consume
La rosée éparse dans l'air;
Et le feu du ciel qui s'allume
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux;
Et dans leurs lits plus resserrées,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur
Qui, dans les sables de l'Afrique,
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du tropique.
La terre rougit sous ses pieds;
Des torrents de feu se répandent;
Et, par le soleil foudroyés,
Les monts et les rochers se fendent.
Les arbres à demi-couchés,
Sans fruits, sans sève et sans verdure,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.
Quel sort! quels horribles moments!
Il entend les rugissements
Des lions que la soif dévore;
Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore:
Assis sur un sable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous, que le soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,

Laissons voyager l'avarice;
Sur le gazon reposons-nous,
Tandis que l'ardente Ecrevisse
Embrase le ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le règne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs.
La neige, avec art préparée,
Aiguise nos sens émoussés;
On dirait que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en été
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La pudeur, sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire;
L'esprit de soins débarrassé,
On passe le jour sans rien faire:
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous:
Si la chaleur est accablante,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins:
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent;
L'air siffle, les antres mugissent;
Mais bientôt les vents sont calmés;
Et les tempêtes dissipées,

Sur les montagnes escarpées,
Lancent leurs carreaux enflammés
Iris, sur un trône de nues
Fait briller son arc lumineux;
Déja les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déja, pressé par sa rivale,
Le roi des astres moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre et d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Eclaire au loin la mer profonde;
Et, tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelants
Il ouvre à ses coursiers brûlants
Les barrières de l'autre monde.
Oh! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces purs haleines
D'un vent, qui du fond des fontaines
S'échappe, et, n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystère!
Amour, il est temps de régner;
Vénus se promène à Cythère;
Et les Grâces vont se baigner.
Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et suivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit en murmurant
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour

La dérobent à l'œil du jour :
Un buisson fleuri l'environne ;
La tubéreuse et l'anémone
Entourent ses bords séduisants,
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisants.
Que Plutus, d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé ;
Thalie, Euphrosine, Aglaé
N'aiment que les beautés sans masque :
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la Nature,
Elles se baignent dans ses bras ;
L'onde, en caressant leurs appas,
Devient plus brillante et plus pure.
Plongé dans ce riant bassin,
L'Amour poursuit les immortelles,
Et frappant l'onde de ses ailes,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce et molle rosée
Remplit le calice des fleurs;
La nuit, du trésor de ses pleurs,
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les Nymphes vagabondes ;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olympe, sans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage:
Et par cette effrayante image
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été,

Brûlante des feux du bel âge,
La jeunesse, loin du rivage,
S'élance, et poursuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuses,
La cour du frère de Pluton;
Tombez, Naïades dédaigneuses,
Dans les bras nerveux du Triton.
O nuit! que vous voyez de charmes!
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ses armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amants cherchent les fontaines;
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour:
Le bain ne guérit point leurs peines,
L'Amour seul peut calmer l'amour.
Jadis, près des bords du Bosphore,
Dans les jardins du vieux Selim,
Un ruisseau murmurait encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchaient au bord de ce ruisseau:
En été, la belle Aspasie
Venait respirer dans son eau.
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivait le sultan révéré:
Que l'orgueil des rangs se confonde!
L'esclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du page fidèle;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiseau de l'Amour

Au billet caché sous son aile,
Il l'ouvre; il lit avec transport:

« Jeune Ichoglan, bénis ton sort:
« Le ruisseau, dont l'onde incertaine
« Dans ces bois aime à s'enfermer,
« Par une route souterraine
« Au sein des mers court s'abymer.
« Aspasie est prête à te suivre:
« Sois son pilote et son vainqueur;
« Si tu crains de cesser de vivre,
« Tu n'es pas digne de son cœur. »
Zulim conçoit tout le mystère:
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythère
Devant lui vole lentement:
Rempli des plus douces alarmes
L'esclave, au milieu des roseaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle; son cœur palpite,
Il s'élance, il se précipite;
Mais, en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble et l'irrite!
Il voit son maître, et son rival:
Comment sauver la favorite
Du fer, ou du cordon fatal?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux et parjure
A comblé l'audace et l'injure;
Tous deux, unis et confondus,
Fendent de leurs bras étendus
Le sein de l'onde qui murmure.

Errants de détour en détour,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour;
L'effroi qu'inspire la nature
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde;
Leurs regards implorent les cieux;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux,
Au pied d'un rocher solitaire :
Tous deux y volent, et les dieux
Conduisent la barque à Cythère.

CHANT TROISIÈME.

L'AUTOMNE.

Quels parfums remplissent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais et plus verds
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides;
Tous ses trésors nous sont ouverts;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'univers.
C'en est fait, la vierge céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit d'un regard modeste
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramène Pomone,

Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.

O sœur aimable du Printemps !
Tu viens acquitter ses promesses ;
Si tes biens sont moins éclatants,
Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'imposture ;
Ta main dépouille la nature
De ses ornements superflus ;
L'air négligé dans la parure
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat, et plus de prix.
Le règne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu pèses la nuit et le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui font la richesse du monde,
Le Ciel, de la Terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La paix, reine de l'univers,
Etouffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressemblent aux plus belles fêtes ;
La nature reprend ses droits ;
Les dieux descendent des montagnes ;
La gloire habite les campagnes ;

Les Muses rêvent dans les bois ;
Et, lasse d'accorder les rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène,
Et donne aux bergères des lois.
Les fiers amants de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur et du devoir ;
L'art, l'industrie et le savoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton règne paisible et charmant
Fait oublier celui de Flore:
Automne, la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine saison !
Utile, douce, aimable et sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir et de la raison.

O que les Muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux !
Mes vers, inspirés par les dieux,
Naissent plus doux et plus faciles :
L'art de la rime n'est qu'un jeu,
L'expression suit la pensée,
Et mon âme, au ciel élancée,
Vole sur des ailes de feu.
Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison ;
Le plaisir abrège l'étude :
Tous deux étendent la raison.

Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la philosophie,
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité, fille du Temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apercois des habitants.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons, et ses Néréides.
La lumière, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres,
L'air, le feu, la terre et les eaux;
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'est inutile;
Et la reine des animaux
Unit par différents anneaux
L'homme superbe et le reptile.
Fiers amants de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnaissent leurs entraves.

Tout cède à la commune loi :
Terre orgueilleuse et téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carrière;
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés ;
Recois, et répands la lumière
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple et des grands ;
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différents.
Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le soleil moins éblouissant
Abrége les jours de l'Automne.

Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses;
Les arbres, chargés de richesses,
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles,
La vigne élève ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :
Ses fruits, si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondant leurs couleurs diverses,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes

De coings dorés et de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis ;
Orange douce et parfumée,
Limons et poncirs fastueux,
Et vous, cédras voluptueux,
Couronnez l'Automne charmée ;
Raisins brillants, dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez, et renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour que l'Automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Naïades timides ;
Le fruit, sur la terre tombé,
Brille, s'élève en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles,
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second printemps vient d'éclore ;
Le ciel répand des rayons d'or ;
L'amaranthe et le tricolor
Rappellent le règne de Flore,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner ;
Io mugit dans les villages

Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le soleil tombe, et s'affaiblit;
Montons sur ces rochers sauvages;
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Etale ses heureux travaux,
Une source brillante et pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois et des côteaux:
Là, des jardins et des berceaux
Où regnent l'art et l'imposture,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une masure;
Plus loin, des villes, des châteaux
Couverts d'une vapeur obscure;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris et la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images;
La sœur aimable du soleil

Se lève sur l'onde appaisée,
Et répand de son char vermeil,
Le jour tendre de l'Élysée.
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent sur la mer profonde;
La vague tremblante de l'onde
Brise, et dissipe les rayons
De sa lumière vagabonde:
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité
Lorsqu'il en montre tous les charmes;
Son règne est celui de l'Amour.
Sur les mers d'écume blanchies
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.
Conduits par les mains des Syrènes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'océan charmé
Contemple son vaste rivage,
Le nord tout-à-coup enflammé
Devient le spectacle du sage,
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumière étincelante
Embrase le voile des airs:
Avant-courière des hivers,
Quelle autre aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs!

Les dieux ont-ils dans leurs balances
Pesé le sort des nations ?
Ému par nos divisions,
Le ciel fait-il briller ses lances ?
Ses feux et ses rayons épars,
Ses colonnes, ses pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglants du dieu Mars.
Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatants,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constants.
La frayeur naissait du prestige
Mais nos yeux bientôt satisfaits
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, aurore boréale,
De la Nuit éclairez la cour ;
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour ;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers et les troupeaux ;
Vulcain rallume ses fourneaux,
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane ;
Ce dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges ;
Il brille, il marche environné

D'amours qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son char
Les Satyres et les Dryades ;
Un Faune enivré de nectar
Remplit la coupe des Ménades ;
Les Jeux qui le suivent toujours,
Répandent des fleurs sur ses traces ;
Ses tigres, conduits par les Grâces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Egipans, Centaures, Sylvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la Folie.
Le soleil voit, en se levant,
La marche du vainqueur du Gange ;
Et, porté sur l'aile du Vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présents de l'Automne :
A ses yeux, la jeune Erigone
Folâtre, et n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade,
L'onde et le vin sont confondus,
Et l'urne de chaque Naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée ;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit ;
Et de la joie immodérée,
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs
Que cet arbuste vénérable
N'a pu couronner de desirs.

Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des sages,
La raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
Touchait à cet âge charmant
Où l'âme éprouve le tourment
De desirer ce qu'elle ignore :
Plus belle, et moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençait à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne;
L'amour seul a droit de charmer
L'âme qu'il a déja charmée;
Acis avait besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits;
Les roses du teint se flétrissent,
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis;
Aimer de nouveau, c'est renaître :
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'élève, et retombe alentour;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'Amour.

Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'amante aux Satyres,
Aux Nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus faible pudeur.
Thémire enivrée, éperdue,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue,
A la gloire de résister.
Eclairés d'un jour favorable,
Les yeux de son amant aimable
Sur les faibles traces du temps,
N'ont vu que les fleurs du printemps;
Heureux âge de l'indulgence!
Où les dégoûts sont inconnus;
Où tous les feux d'intelligence
Conspirent pour la jouissance;
Où toute mortelle est Vénus!

Thémire n'a point de rivale;
Le feu dont Acis est brûlé,
De leurs ans remplit l'intervalle;
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du règne de Bacchus

Annonce ces combats aimables
Où les Satyres sont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés! mais peu durables :
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ses ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassés comme des nuages,
Mille oiseaux traversent la mer ;
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes ;
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde,
Borée en sa prison rugit ;
La mer qui s'enfle, écume, gronde,
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des déserts ;
Et les Hïades, dans les airs,
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,
Allez dépouiller la Nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure,
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées;

Dévorez ces plantes couchées
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaisais à tous les yeux,
Saison si belle et si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

CHANT QUATRIÈME.

L'HIVER.

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondements sont ébranlés.
Déja les Grâces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons :
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'empire bruyant des cités.

Faibles esclaves de Cythère,
Fuyez nos plaisirs innocents !
Dérobez-vous aux traits perçants
Que lance le noir Sagittaire.
Le règne de l'art imposteur
Commence où la nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur
Où le luxe tient son empire.

La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées;
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées,
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous, que la paix et les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs asiatiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes;
Malgré les torrents du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Épargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des rois
Qu'habite la paisible Astrée;
Il faut que l'âme, quelquefois
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne dans le fond des bois
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son âme!
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir, et s'estimer?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déserter nos campagnes
Quand les sauvages aquilons

Chassent, du sommet des montagnes,
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse,
Le cœur se ferme et s'endurcit.
Trop fière de ses avantages,
La ville détourne les yeux
Du sombre tableau des villages
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hiver
Qui, dans un salon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;
Ainsi le luxe dans ses bras
Engourdit notre âme assoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles :
Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatients, et bientôt las ;

Nous traînons nos jours inutiles,
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs:
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'hiver pour le sage;
La terre, qu'Éole ravage,
Plaît encor dans sa nudité;
Les monts, entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté;
L'aspect de Neptune irrité,
Frappant en fureur son rivage,
Répand sur tout son paysage
L'âme, la vie, et la fierté,
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des élémens,
L'hiver lui-même a des moments;
Les ruines de la nature
Plaisent encor à ses amants.
Nos hameaux auraient plus de charmes
S'ils étaient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les cités.
La terre, en esclave servile,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs nos bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,
Si nos laboureurs, qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouissaient du moins, les hivers,

De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontait enfin à sa source
Pour enrichir ses premiers bords :
Alors la misère effrayante,
Dont la main faible et suppliante
Implore un secours refuse,
Bénirait l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prospères,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos pères,
Sauverait la vie et l'honneur
Aux esclaves involontaires,
Que le fer sanglant du vainqueur
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili :
Chassez l'indigence importune,
Et le village est ennobli;
La gloire y suivra la fortune;
J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybèle,
Forçons la paresse rebelle
A surmonter la pauvreté;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons sa fécondité.
Déja, sur la terre endurcie,
L'hiver commence ses travaux;
Déja la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux

Retentit au pied des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile;
La chasse dispose ses rets.
La fournaise épure l'argile;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux et les travaux s'allient;
Pour former nos simples tapis,
La paille et le jonc se marient;
Nos vœux, nos besoins qui varient,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré:
Ici, le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique;
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique;
Et sur un banc mal assuré,
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balafré,
D'une voix plaintive et tragique.
Oh! que ces objets innocents
Ont de droits sur l'âme d'un sage!
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

Les lois de la philosophie
Naissent du principe du goût:
Ce qu'on aime, on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme seul de l'habitude

Me fait vanter la solitude :
Jadis l'Hiver, loin de Paris,
Effrayait ma folle jeunesse ;
Je croyais, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimas,
Où j'entretiens ma rêverie ;
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats,
Qui, pour embrasser la prairie,
Ouvre, étend et courbe ses bras ;
Ces lieux, pour moi remplis d'appas,
Etaient jadis la Sibérie :
Jusque dans l'ombre des déserts,
Le bruit séduisant des théâtres
Venait étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une ville singulière,
Changeait le village en chaumière,
Et présentait à mes regards
Nos bons et naïfs campagnards,
Marqués au crayon de Molière.
Je regrettais la liberté
D'un spectacle aimable et fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge et la vérité ;
L'asyle élégant et champêtre,
Où deux amants sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés
Que par l'orgueil de le paraître ;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjoûment se refroidit,

Si la satire ne l'éveille ;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées ;
Où le vin, versé par les Fées,
Coule dans l'or et le cristal :
Enfin, le tumulte et l'orgie ;
Vénus, et ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts ;
Tout, au séjour de la licence,
Appelait mon cœur égaré :
La ville avait défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'Hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la ville ;
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monuments antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées :
Sans aimer la grossièreté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le chevalier, le paladin
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin :

Leurs tournois, leurs galanteries,
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château;
Les haches-d'armes, les massues,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards?
De fer la muraille entourée;
Des pigeons perchés sur des dards;
La colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'histoire
Eclaire à mes yeux le passé.
J'apprends, au livre de mémoire,
Livre utile, et presque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture;
Mais aux yeux de la vérité
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture:
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon roi de Navarre
N'égalaient pas l'humble guitare
Des moindres chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres,

Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle âme inhumaine et grossière,
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars
Qui dévorent la nourriture
Des blés naissants de toutes parts?
Loin de moi semblable imposture!
Les arts fécondent la nature,
Nos vices corrompent les arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul, et souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre semblait, au printemps,
Régner sur tout le paysage :
La mousse et la rouille du temps
Décelaient seules son grand âge :
Ses rameaux penchés alentour
Formaient un temple pour les Grâces;
A son pied l'on voyait les traces
Qu'imprimaient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux;
Inébranlable et fastueux,

Il foulait le sein de la terre :
Son front brûlé par le tonnerre
En était plus majestueux.
Quels dieux ont causé sa ruine ?
Un bûcheron faible et courbé
A frappé l'arbre en sa racine ;
Le roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique et vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police et gouverne
Tous les bergers de ces états.
Dans cette grotte mal taillée,
La sœur aimable de l'Amour
Appelle, sur la fin du jour,
Nos bergères à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Lisette et le jeune Philène.
Des arbres en cercles arrondis
Forment le rustique théâtre
Où la villageoise et le pâtre
S'aiment comme on aimait jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite, et fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des moments ;
Nos fêtes, dans ces lieux charmants,

Naissent sans être préparées.
La romance, le fablio
Nous content leurs douces sornettes :
Ici, les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes :
Ici l'on tient la cour d'Amour
Si redoutable aux infidèles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galants et les plus belles;
Où les ingrats et les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici, l'accusé doit répondre;
Le juge ordonne, on obéit;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un soir, dans ce sénat champêtre,
Eglé, bergère de vingt ans,
Nous dit qu'elle saurait peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter :
Le seul Mysis baissait la vue;
Eglé commença de conter.
Une bergère assez jolie
Donna son chien à son vainqueur;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner son cœur :
En aimant on se croit aimée;
Comment ne l'eût-elle pas cru?
Le pouvoir qui l'avait charmée,
A chaque instant s'était accru;
Plus sa faiblesse était extrême,
Plus l'amant devint imposteur;
Hélas! comment croire menteur

Un berger qui dit : Je vous aime ?
Un cœur sincère ne craint rien ;
Mais cette assurance est fatale :
La bergère aperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.
Le voile alors se déchira ;
Tout fut changé dans la nature :
L'Amour, le temps, rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure ;
Je la connais, elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes ;
Et Mysis tombe à ses genoux :
Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes,
Mon cœur s'est éloigné de vous ?
Le supplice est égal au crime ;
J'étais aimé ; je suis haï ;
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi...
Mon cher Mysis, Eglé t'adore ;
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore,
Mon cœur t'a déja pardonné.
Elle dit : sa voix affaiblie
Expire, et Mysis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur
Deviennent, quand il les répare,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée

Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwège,
Cet automate fainéant,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant,
Dans nos plus tristes solitudes,
Croirait voir l'île des Amours;
Les nuits que nous trouvons si rudes
Seraient pour lui les plus beaux jours.
Jouissons de nos avantages;
Quittons en foule nos villages,
Le vent se lève à l'orient, —
Et le ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'Hiver, plus vif, et moins à craindre,
A levé son voile odieux;
La terre cesse d'être à plaindre
Quand le soleil brille à ses yeux.
Déja les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes
Etale ses plis argentés;
La goutte d'eau que l'air épure,
Se change en perle en se formant.
L'Hiver, dans toute sa parure,
Nous montre sa riche ceinture;
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la nature.
Fleuve, dont le cours inégal
Arrose nos plaines fecondes,
Sous une voûte de cristal
Borée emprisonne tes ondes:
Nos villageoises vagabondes
Osent parcourir ton canal.

Et toi! montagne infortunée,
Séjour éternel des hivers,
Où la nature abandonnée
Règne sur des tombeaux ouverts;
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abymes si profonds,
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables;
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer ces monstres sauvages
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions devorants,
Ces ours, destructeurs de la terre;
Que la chasse, ainsi que la guerre,
Nous arme contre nos tyrans:
Défendons nos hameaux tranquilles;
Sauvons nos bergers et nos biens,
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos citoyens.
La santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux;
Et nous verrons avec l'année
Eclore des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'univers,
Bientôt la sève renaissante
Fondra la glace des hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le Nord,
S'endormiront dans la caverne
Où règne Borée et la mort.
La beauté, la force, la vie
Rendront à la terre ravie

Et ses trésors, et ses couleurs ;
La peine, du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double cime,
« Toi, dont les vers mélodieux
« Rendirent Euterpe sublime,
« Et les hameaux dignes des dieux ;
« Virgile, reçois mon hommage ;
« Ma muse, au pied de ton autel,
« Dépose, en tremblant, un ouvrage
« Que ton nom peut rendre immortel. »

INVITATION

A ZÉPHISE.

Le plaisir couronné de fleurs
Vient voler sur la table ;
Il attend pour charmer nos cœurs
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas,
Pourrait-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens révoiller sous cet ormeau
L'esprit et la saillie ;
On t'attend auprès du tonneau
Qu'a percé la Folie.
Le Champagne est prêt à partir,

Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écumé.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole et se précipite ?
Bacchus en vain dans son flacon
Retient l'Amour rebelle;
L'Amour sort toujours de prison,
Sous la main d'une belle.

LES AMOURS INFORTUNÉES DE MYSIS ET DE ZARA.

ROMANCE.

Ecoutez l'histoire
Du beau Mysis et de Zara :
Jamais leur mémoire
Chez les amants ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'Amour daigne inspirer ;
Quand on est bien tendre,
On a du plaisir à pleurer.

L'Amour dès l'enfance
Venait badiner avec eux ;
Il formait leur danse,
Et présidait à tous leurs jeux:

Mais ce badinage
Ne servait qu'à les enflammer ;
Au matin de l'âge,
Tous deux déja savaient aimer.

L'ardente jeunesse
Est l'âge brillant des amours ;
La plus douce ivresse
Marqua le printemps de leurs jours ;
Leur âme ravie
Se confondait à tout moment,
Et toute leur vie
N'était plus qu'un enchantement.

De riants mensonges
Les amusaient dans leur sommeil ;
Toujours quelques songes
Leur faisaient craindre le réveil :
La naissante aurore
Voyait Zara près de Mysis,
Et la nuit encore
Les trouvait toujours réunis.

Voilà cette plaine
Où le matin Zara chantait ;
Voilà la fontaine
Où le soir Mysis l'attendait.
Ce bocage sombre
Vit naître leurs premiers soupirs ;
Ce bois, sous son ombre,
Cacha leurs innocents plaisirs.

Qui pouvait prédire
Le changement d'un sort si beau !
L'Amour qui soupire

Va donc éteindre son flambeau.
Hélas ! l'hyménée
Allait bientôt les couronner :
Heure fortunée,
Que vous êtes lente à sonner !

C'était donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour,
Que Mysis s'éveille :
Avec lui s'éveille l'amour.
Le ciel sans nuage
Etait mille fois plus serein ;
Amour, quel présage
Peut désormais être certain !

Au fond d'un bocage,
Zara devait trouver Mysis :
La belle, peu sage,
L'avait dit au berger Tharsis :
Par une imposture,
Il surprit ce secret fatal :
Cet ami parjure
De Mysis était le rival.

Pour mieux la surprendre,
Tharsis dans le bois se cacha ;
La belle, trop tendre,
Crut voir Mysis, et s'approcha.
Le soleil à peine
Répandait un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidait à la témérité.

C'est donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau ;

Ma flamme fidèle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y suivre;
Rien ne pourra nous séparer:
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergère insensée,
Mysis t'écoute avec horreur;
Son âme offensée
Se livre entière à la fureur;
Un trait vole et frappe;
Quel cri suit ce trait inhumain!
Dieux! Tharsis s'échappe,
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon âme éperdue,
T'aime jusque dans ton erreur.
Conserve la vie,
Hélas! je la perds sans retour;
Tu me l'as ravie,
Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
Zara fait ainsi ses adieux,
Et son âme errante
N'anime plus que ses beaux yeux.
O douleur mortelle!
Mysis se frappe au même instant,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'élève,
Les Grâces le couvrent de fleurs;
L'Amour, qui l'achève,
En partant l'arrose de pleurs.
Ils sont donc ensemble
Ces Bergers, ces amants parfaits;
Une urne rassemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergères fidèles,
Témoins du sort de ces bergers,
Plus vous êtes belles,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux:
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

LE

NOUVEL ÉLYSÉE.

A M. DE ★★★.

Qui ne connaît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour,
Où la justice a placé l'innocence,
Où sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'amour?
Un fleuve heureux endort, par son murmure,
L'ambition, la crainte, les desirs;

Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux et le goût des plaisirs.
De ses vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits et des fleurs;
L'or est banni, la guerre est ignorée :
Y pourrait-on ressentir des malheurs !
Mais si ces lieux sont destinés aux sages,
Pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Élysée est ouvert.
Ce ne sont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuses années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables;
Tout ici-bas lui doit ses agréments :
Antres obscurs, déserts impraticables,
Son seul aspect vous a rendus charmants :
Palais des rois, vos cours ambitieuses
Seraient sans elle une affreuse prison :
Repos, transports, heures délicieuses,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des dieux, soutien de l'Élysée,
Sage Minerve, éclaire l'univers :
Que par tes soins l'âme divinisée
Soit insensible aux grandeurs, aux revers;
De la vertu rends-nous la route aisée;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries
Où le Léthé, sur un char paresseux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.

Si tu reviens, la paix et l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta seule présence,
Tous les forfaits, enfants de la licence,
S'abymeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtaient nos aïeux :
Le dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau phénix, renaîtra de sa cendre,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi, si digne de l'être,
Esclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oserais écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaisirs,
Veux-tu toujours gémir dans la poussière ;
Verser des pleurs, traîner des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumière ;
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le Printemps ;
Tristes jouets de la Parque et du Temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde,
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instants....
Triste pensée où l'âme s'abandonne,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir, vainqueur de nos douleurs,
Eternisait l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne fanaient point les fleurs
Dont en tout temps sa tête se couronne ;
Et si l'ennui, qui souvent l'empoisonne,
A ses beaux yeux n'arrachait quelques pleurs ;

Dieux ! comme vous, nos âmes immortelles
S'enivreraient de douceurs éternelles :
C'est le plaisir qui vous ouvrit les cieux ;
Par le plaisir nous serions tous des dieux.
Nés dans les pleurs, sujets à des disgrâces,
Nos bons aïeux ont coulé d'heureux jours :
Que la raison nous guide sur leurs traces ;
Et qu'elle-même, animant mes discours,
Offre à nos yeux, avec toutes ses grâces,
Le siècle d'or, ce siècle des amours !
Là, sous les lois de Saturne et de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée,
Avaient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée.
Forfaits honteux, vous êtes inconnus ;
Triste douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats ;
Des blés sauvés de la faulx des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles ;
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux ;
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile ;
Des fruits pour mets, le printemps pour saison ;
Des lits de fleurs, un antre pour maison ;
Les dieux pour rois, la vertu pour noblesse ;
Point d'indigence, encor moins de richesse ;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité sans lois et sans partage :
Tels sont les biens qu'on possédait alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre

Cet intérêt qui ment tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivants, déshonore les morts;
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.

Qu'il pleure enfin ses temples abattus,
Temples impurs où régnait l'injustice.
Pauvres en or, et riches en vertus,
Laissons aux dieux le pompeux édifice
De nos palais; et ne retirons plus
De ces rochers creusés par l'avarice,
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus:
Nous reverrons enfin cet Elysée
Si peu connu, si chanté dans nos vers.
L'impiété, punie et méprisée,
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des lois, l'erreur autorisée,
Et ces écrits captieux et pervers
Qui, par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloui le crédule univers.

Déja je vois éteindre le bitume
Qui nuit et jour embrasait nos fourneaux;
Le fer se rouille, et la pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux.
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'univers la reçoit à grands cris.
S'il en jouit, nos princes ont la gloire
D'apprendre aux rois à connaître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris?
Quel dieu conduit les Filles de mémoire?
Quelle clarté! quels sons harmonieux!

L'Amour descend modeste et glorieux:
Non cet Amour que révère Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte;
Mais cet Amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature;
Ce dieu charmant, qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids et des liens de fleurs;
Ce sentiment plus actif que la flamme,
Qui pour jamais unit l'âme avec l'âme;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Issé, sous ses heureux auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices;
Contre le sort empruntons ses secours.
Si le passé qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses;
Vivons, aimons, et jouissons toujours.
Mais si d'un dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux
Où le destin farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyants s'élever jusqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les rois et les amis des dieux.
Nous y verrons le sceptre et la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots;
Et dans leur sein, si fécond en orages,
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement;
Mon cœur est si faible et si tendre
Que je croyais, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorais qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on est aveugle quand on aime !
Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédais à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvait de desirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

Plaisir si souvent appelé
Par les brillants accès d'une aimable folie ;
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie,
Venez, offrez-vous à mes yeux ;
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnaître ;
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeants, où les ris semblent naître
Et d'où l'Amour fait disparaître
La fierté gênante des dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux et ma prière.
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans son vol un sillon de lumière,
Et descend comme un trait au milieu des déserts.
Dieux ! sous un toit couronné de bruyère,
Ce grand moteur de l'univers,
Le plaisir, qui peut seul remplir notre âme entière,
Me montre en souriant un lit couvert de lierre
Où repose avec lui l'aimable oisiveté
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose :
Conservent la vivacité

D'une fleur fraîchement éclose.
Près de son canal argenté
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorants de l'été :
Sous son feuillage respecté
L'Amour endormi se repose,
Et par ses charmes arrêté,
Le volage Zéphyr s'expose
A perdre encor sa liberté.
Séjour aimé des dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux et de ma liberté,
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose,
Et ses lois sont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.
« Oui, je ris de te voir, en rimes redoublées,
« De ton cerveau brûlant consumer tout le feu :
« Dans tes peintures déréglées,
« Tu parles du plaisir toujours trop, ou trop peu.
« En vain assembles-tu mesure sur mesure;
« Ton esprit échauffé s'épuise vainement:
« On trouve des couleurs pour peindre la nature;
« Mais quel heureux pinceau trace le sentiment?
« Plus le plaisir est simple, et plus tu devais craindre
« D'affaiblir ses vives ardeurs :
« Le chercher, c'est le fuir : le sentir, c'est le peindre;

« C'est en mériter les faveurs.
« Tu me vois entouré de campagnes fleuries;
« Au milieu des bergers j'établis mon séjour;
« Je foule l'émail des prairies :
« Rival et frère de l'Amour,
« J'inspire comme lui de douces rêveries.
« Le silence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
« Plaisent plus à mes yeux que l'or des galeries
« D'une tumultueuse cour.
« Les jeux et l'agrément naquirent sous mon aile:
« Semblable à l'onde d'un ruisseau,
« Qui par l'heureux secours de sa source fidèle,
« Dans sa fuite se renouvelle;
« Sur un sujet toujours nouveau,
« Le dieu de l'enjoûment m'appelle :
« Dans mes discours légers la saillie étincelle.
« Et plus badin que les zéphyrs,
« Ce n'est pas la fleur la plus belle
« Mais c'est toujours la plus nouvelle
« Qui cause mes derniers soupirs.
« Mortel, si tu veux me connaître,
« Vole auprès d'Aglaé, ses yeux me feront naître
« Quelquefois au sein des Amours;
« Elle amuse mon inconstance :
« Mais l'on me trouvera toujours
« Entre l'esprit et l'innocence.

SOUPÉ D'ÉTÉ.

Il est temps, belle Léonore,
D'entrer sous ce naissant berceau
Où l'onde pure d'un ruisseau
Mouille ce jeune sicomore
Que vos yeux ont trouvé si beau.
On voit sur son écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés :
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelacés,
Toujours à se suivre empressés,
S'abandonnent pour se reprendre.
Dieu d'Amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puissent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir et s'étendre
Comme les plantes au printemps!
Déja la table est éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux,
Et déja la table est parée
Par les vases et les cristaux ;
Lisis, en habit de bergère,
Enferme au fond de la fougère
Les dons de Bourgogne et du Rhin,
Tandis que sa jeune compagne
Porte, en riant, de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec son fidèle Damis ;
Vous trouvez en elle une amie,
Je trouve en lui tous mes amis :

Par l'union la plus aimable,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frère insociable,
Dont elle a fui long-temps la cour;
Tous deux, assis à notre table,
Enivrent nos cœurs tour-à-tour
De cette volupté durable
Dont l'amitié jouit toujours,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence,
Esclaves, et retirez-vous:
Pour nous gêner, vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence:
Fuyez, votre seule présence
Ferait empirer la gaîté;
Redonnez-nous, par votre absence,
La folie et la liberté.
On m'obéit, Lisis s'empresse,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût,
Moins d'appareil que de finesse;
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassants,
Où va s'enchaîner leur jeunesse;
Mille autres oiseaux innocents
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissants
Où l'affluence et la richesse
Emoussent la pointe des sens.
Arrêtez, heures trop charmantes,
Que de plaisirs je vois voler!
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux amantes!
Les dieux puissent-ils reculer

Le réveil de la jeune Aurore!
Mon cœur plus amoureux encore,
Puisse-t-il langnir et brûler
Pour ma fidèle Léonore!
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle:
Ses yeux enflammés par les miens,
N'ont vu que moi; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne;
Toujours quelque nouveau desir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit! cachez à tous les yeux
Ces objets piquants de ma flamme,
Et sauvez pour jamais mon âme
Du soin d'être jaloux des dieux.
Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris ou je bois,
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les rois;
Le règne du repos s'écoule,
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune
Qui, dans un miroir odieux,
Leur expose de la fortune
Les changements capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attends sans crainte le soleil.
Pour moi la vie est un sommeil,
Rien n'avait pu le rompre encore;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.

FIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

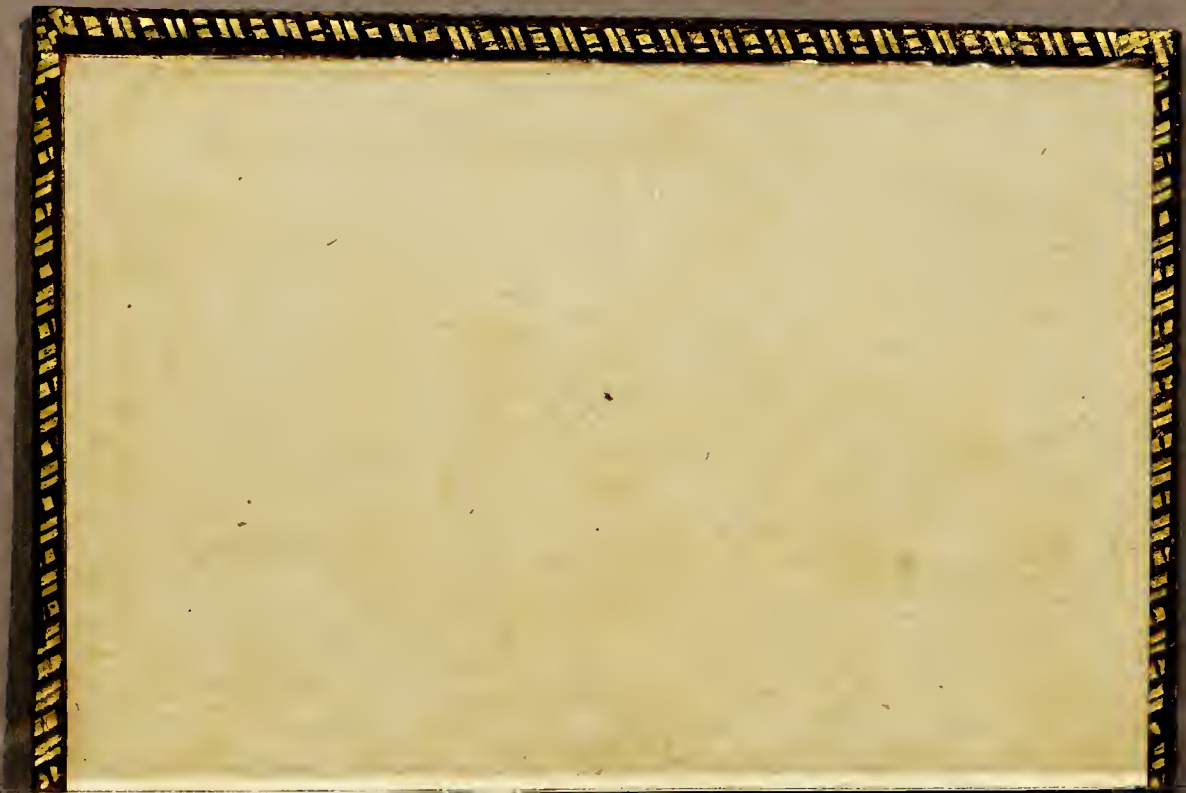
Epître I. Sur le Goût. pag. 5
II. Sur les Mœurs. 12
III. Contre le Libertinage. 18
IV. Sur l'Indépendance. 25
V. Sur l'Amour de la patrie. 29
VI. Sur l'Ambition. 33
VII. A mes Dieux Pénates. 35
VIII. A M. Duclos. 43
IX. A M. le comte de Forcalquier. 47
X. Sur la Paresse. 52
XI. Aux Grâces. 55
XII. A M. de Fontenelle. 63

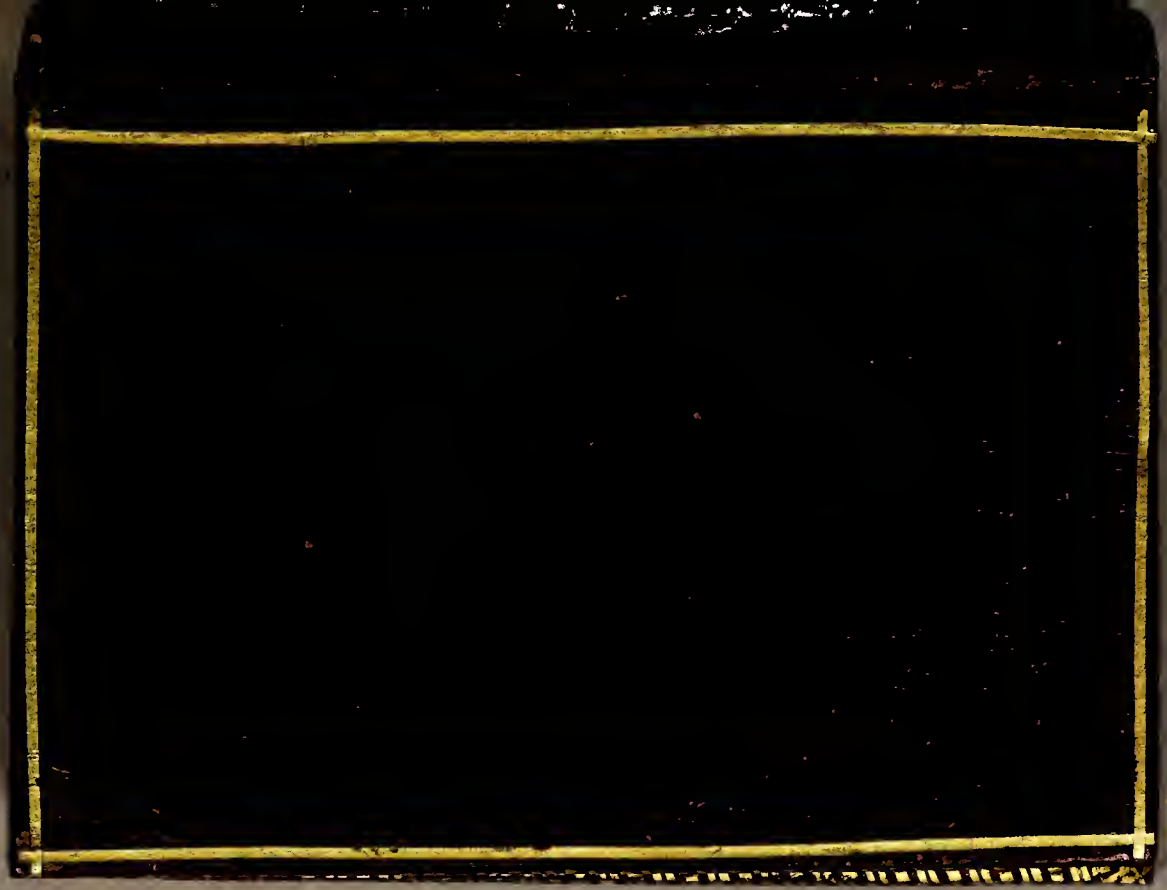
POÉSIES DIVERSES.

Sur la Cour. 65
Sur la Superstition. 66
Sur l'Orgueil. 67
Sur la Mode. 68
Sur la Vertu. 69
Sur l'Homme. 70
Sur la Volupté. 72
L'Hiver. 74
Le Matin. 77
Le Monde poétique. 80

Impromptu à une dame qui se plaignait d'être âgée de 80 ans. pag. 83
Fragment d'une Epître à Uranie. 84
Réponse à une dame qui demandait qu'on corrigeât ses vers. 85
L'Amour et les Nymphes, ode anacréontique. 86
L'Amour-papillon, ode anacréontique. 88
Les Poètes lyriques, ode. 89
Vers à madame la marquise de P. *** 96
Madrigal. 97
Les Petits Trous, conte. ibid.
Chanson. 98
Les quatre parties du Jour. 99
Le Matin. 100
Le Midi. 103
Le Soir. 105
La Nuit. 108
Les quatre Saisons. 112
Le Printemps. ibid.
L'Eté. 125
L'Automne. 137
L'Hiver. 150
Invitation à Zéphise. 165
Les Amours infortunées de Mysis et de Zara, romance. 166
Le nouvel Elysée. 170
L'Inconstance pardonnable, ode anacréontique. 176
Le Temple du Plaisir. 177
Soupé d'été. 180

FIN DE LA TABLE.



17-027

E801
B582p